

Guy SEMBIC

LE CHIEN VERT

Textes, contes et nouvelles



Alexandrie Online

Cette œuvre est publiée sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 16/11/2007

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans le présent document.

La femme au volant...

Agressive, pressée, belliqueuse, peut-être... Les sondages semblent le confirmer. Coquette, imprévisible ? Certainement.

Ouvrant la portière de sa Twingo jaune citron, ou de sa Lupo rouge sang, lorsqu'elle projette hors de l'intimité de son habitacle son exquise féminité, relevant le col de son imperméable, après avoir si elle est toute jeune, coupé le battement de cœur de pieuvre de son autoradio... Quel enchantement !

Furtif cependant, cet instant magique est bien vite emporté dans le courant de la rue. Et la scène du monde, avec ses sens interdits, ses gendarmettes et toute la violence des visages de ses acteurs, voit passer d'un rideau à l'autre, côté ombre, côté lumière, ces drôles d'autos avec des petites fées crispées à l'intérieur.

Loana... Ou le livre de la saison...

Aucun livre n'est nul. Un livre sera toujours un livre quoi qu'il raconte... Mais tout de même ! Bien « pétant », bien en évidence, en parfait équilibre sur son présentoir, en cet endroit précis où le villageois, le citadin, à la maison de la presse, pose son billet ou sa pièce, réglant son achat (pas forcément celui du livre)...

Et tous ces autres livres, de journalistes, d'écrivains à succès, ces premiers romans, ces best-sellers, de personnalités littéraires ou artistiques, d'historiens, de biographes... en piles avec leur bande jaune ou rouge, en pyramides, en présentoirs... Une manne financière pour les éditeurs ! C'est donc cela, la voie royale !

Et l'espace relationnel, l'essence, le message, le lien, entre l'écriture et la vie que nous vivons, où sont-ils ?

Un livre n'est-il qu'un livre, un succès de librairie, une marchandise, une référence, une marque identificatrice, pour celui qui l'achète, le possède, le fait lire à ses amis, et pour finir le range soigneusement sur l'un des rayons de sa belle bibliothèque de salon ?

Loana... Ton livre est un livre, pas un « bouquin », mais un livre comme tous les autres livres...

Y aura-t-il jamais un livre qui sera autre chose qu'une mode, un succès, un empire de cette conscience de soi en laquelle tout un chacun se retrouve ?

Un livre relais en quelque sorte... Ouvrant l'espace relationnel, celui de la réalité vécue et du rapport de communication, aux créateurs d'atmosphère que nous sommes tous, un peu, sans en avoir l'air...

Si nous nous existions les uns les autres, y aurait-il autant de livres... Ou les livres ne seraient-ils pas tous des succès de la vie ?

Internet autrement...

Nous vivons aujourd'hui dans un monde démesurément ouvert sur un espace de communication en lequel se croisent des milliers d'informations, et cela en un temps très bref, pour peu que l'on arrive à se connecter toutefois...

Paradoxalement, dans un tel espace, il devient de plus en plus difficile de se faire entendre parce que la communication étant avant tout une communication de nécessité, au delà d'une certaine frontière, l'espace relationnel s'apparente à un désert, avec quelques oasis cependant...

Actuellement, et pour deux ou trois ans à mon avis, guère plus, nous sommes situés dans l'explosion des nouvelles technologies de la communication, à l'intérieur d'une zone de transition particulièrement intéressante, celle où tout est encore possible, imaginable, transmissible en toute liberté, sans réglementation définie. Une zone dangereuse certes, mais peut-être aussi un « Eldorado »... En dépit de toutes les dérives...

Pour les pionniers, les novateurs, les créateurs, c'est certainement en ce tout début de troisième millénaire, le meilleur moment de se lancer, de diffuser, de passer par-dessus les barrières, de ne plus dépendre de ces relais traditionnels qui conditionnent le succès ou la reconnaissance, interdisant tout accès aux différents « cénacles » inamovibles...

Cela ne durera pas. Le sens du monde, comme il l'a toujours fait par le passé, et comme il continuera de le faire, va réglementer, organiser, planifier, uniformiser rapidement et d'une manière telle, que toutes les innovations seront alors muselées, filtrées par les gardiens de l'ordre du monde.

Il ne restera plus, dans l'oubli, l'indifférence, que ces milliers de rêves, de messages ou de projets avortés que l'Histoire ne retiendra pas. Et tout ce qui s'exprime « du fond de ses tripes » entre des murs d'usine, sur des places publiques, dans les entrées des immeubles, dans les cafés de banlieue, n'intéressera jamais les médias.

Qui alors, débusquera de tous les terriers de violence et de révolte, ces rêves et ces aspirations que personne n'écoute ? Qui les fera naviguer sur le « net » ? Les mots, ne deviendraient-ils que des épiluchures accrochées aux broussailles ? Les innovations, ne seraient-elles que pour les « Science-Po », les technocrates ou les « barbouzes » de l'information ?

Créateurs, novateurs, pionniers, si vous n'êtes pas des illusionnistes, allez-y, surfez sur Internet, c'est le moment ! Et osez concevoir un de ces rêves qui pourrait bien être une « piqure d'héroïne dans la veine à vif sans les effets secondaires dévastateurs » !

Pour conclure, je vous dirais en toute lucidité que le pire est à venir, et que nous allons traverser un siècle terrible... Mais il ne faut pas avoir peur, puisqu'une espérance magnifique peut embraser notre cœur...

La vocation de l'artiste

La vocation essentielle de l'artiste consiste à créer de l'atmosphère.

Plus que par son œuvre, l'artiste se définit par l'atmosphère qu'il crée et diffuse.

Qu'il peigne, qu'il chante, qu'il joue ou qu'il écrive, l'artiste ne peut exister par son œuvre seule.

Créateur d'atmosphère, il engage sa voix, sa pensée, son regard, ses écrits, dans la vie et l'expérience qu'il traverse en tant qu'être ordinaire. Ce qu'il y a d'exceptionnel en lui, son talent, sa singularité, sa force, et même son pouvoir, tout cela est illusoire, se perd dans le temps, les modes, les interprétations et les cultures... Mais s'il crée de l'atmosphère, il contribue à l'élargissement d'un espace relationnel où les différences se relient entre elles... Comme dans un petit bal d'été sur la place du village lorsque les gens tourbillonnent en bulles reliées ensemble, des bulles qui n'implosent plus à l'intérieur d'elles-mêmes parce qu'une atmosphère enfin, est venue les relier et les soulever.

L'indifférence

L'indifférence n'est-elle pas la pire de toutes les censures ? Ne vaut-il pas mieux, même si cela fait très mal, un grand coup de pied dans le derrière contre ce que l'on dit, plutôt que de voir couler autour de soi tous ces regards éteints ou silencieux ?

Plus que la critique sévère de ceux qui combattent nos écrits ou nos propos, nos initiatives ou nos aspirations, plus même que ces regards condescendants ou opportunément complices d'une marginalité de façade laissant courir des mots que personne ne retiendra mais qui seront malgré tout semés, l'indifférence « bétonne » toute ouverture sur un « autre monde possible ». Toute censure devient alors inutile, la diversité des opinions et des sensibilités se diluant dans une brume parcourue de luminescences mais plus stérile encore qu'un désert...

Si l'indifférence est la pire de toutes les censures, elle est aussi la mère de toutes les pollutions. Marées noires, gaz à effet de serre, manipulations génétiques, pauvreté dans le monde, disparition d'espèces animales, guerres, tout cela est devenu si habituel que les gens finalement, ne réagissent plus que dans le temps immédiat de l'événement. Et ce ne sont ni les « G8 », ni les sommets, ni même les manifestations de quelques groupes engagés, hélas trop minoritaires, qui vont ralentir et encore moins stopper cette marche inexorable vers le déclin de notre civilisation.

Alors, contre la pire de toutes les censures, et contre la mère de toutes les pollutions, je propose de donner un sens à notre regard, de ne plus se taire par peur de recevoir des coups, de rejoindre ceux qui déjà se battent pour « un autre monde possible », et de fouler aux pieds ces hypocrisies et ces condescendances devenues insupportables...

La culture Bêta...

Alors que des millions de gens dans le monde n'ont aucune liberté d'expression, ne peuvent manifester dans la rue ou sur la place publique, que tant d'intellectuels et d'artistes sont traqués, emprisonnés ou même assassinés dans des pays où règnent la terreur, l'arbitraire, le fanatisme religieux, les princes et les dictateurs corrompus ; d'autres millions de gens dans le même monde jouissent de libertés conditionnées par les puissances financières et leurs groupes de pression, applaudissent essentiellement les artistes les plus reconnus.

Ainsi le monde contemporain semble figé entre une « culture bêta », d'une part, et une culture mutilée, d'autre part.

La « culture bêta », c'est la culture que le système de l'économie libérale avancée veut imposer à des millions d'Américains ou d'Européens sous la forme de séries de télévision, de spectacles et de mises en scène qui n'ont pour références que les valeurs d'une civilisation matérialiste. Dans la plupart de ces spectacles, ce sont les effets spéciaux, le sensationnel, la violence, les apparences, les lois de la jungle, le sexe, le pouvoir de l'argent et des relations qui mènent le jeu, alimentant invariablement tous les scénarios.

Comment l'artiste, lorsqu'il ne bénéficie pas de l'appui des médias parce que son œuvre n'est pas

conforme à l'esprit du système et n'est pas génératrice de recettes financières, pourra-t-il survivre ?

Il en est des différentes cultures et créations artistiques, comme les nombreuses branches d'un arbre. Les branches elles-mêmes ont des rameaux... Si l'on coupe un rameau, une petite branche, l'arbre conserve toute sa puissance : il ne semble donc pas souffrir d'avoir été légèrement amputé de ce que les élagueurs officiels dûment mandatés par les Autorités ont qualifié d'« inutile ».

Mais à force de couper de l'« inutile », de faire tomber une à une les branches, comment l'« utile » alors, pourra-t-il exister encore ?

La « culture bêta » et la culture mutilée, c'est tout ce qui restera de la culture de notre monde si l'on continue de couper les branches et les rameaux pour ne laisser que le tronc... Un tronc creux, sans racines et non relié à la terre, sans aucune branche et non relié au ciel... Un tronc avec deux énormes trous : un trou pour avaler d'un côté, et un trou pour évacuer de l'autre côté...

Quel monde possible ?

Tout ce qui se dit ou s'écrit mais n'a aucune portée médiatique et dont la résonance n'emplit que l'espace familial, associatif ou professionnel, la rue ou la salle du bistrot du coin, vient de ces milliers de petites voix qui s'élèvent et parfois crient très fort contre les aberrations, les injustices et l'absurdité d'un système économique implacable.

Et tout ce qui s'exprime par la voix ou les écrits de ceux que l'on lit ou que l'on écoute, a peut-être une portée médiatique mais la résonance si perceptible soit-elle, se brise toujours contre les remparts d'une forteresse imprenable : le pouvoir de l'argent et des décideurs.

Aucun Larzac ne sera jamais assez haut ni assez vaste pour un ou d'autres mondes possibles...

Dans n'importe quelle réunion, politique, associative, professionnelle ou même une réunion pour célébrer un événement important, une grande fête entre de nombreux invités, une image m'a toujours frappé : celle des convives très bien placés et agglutinés autour du buffet, qui se pressent et échangent des propos alors que d'autres, moins bien placés, jouent quelque peu des coudes afin de parvenir à se saisir d'un verre ou d'un biscuit... Et, plus à l'écart, vers les fenêtres ou le mur du fond, tous ceux qui ne se serviront que plus tard ou pas du tout...

Lorsque nous sommes peu nombreux autour du gâteau, l'on arrive toujours à s'arranger pour que les parts soient équitables. Mais lorsque de grands mots d'ordre et des cartons d'invitation pleuvent, appelant ainsi plus de convives que la salle n'en peut contenir, le partage, c'est : un petit morceau pour les premiers servis... après les parts d'honneur... Et pas une miette pour ceux qui sont restés dehors sous la pluie dans la cour.

Quelle que soit l'idéologie, la religion ou la « vision du monde », c'est toujours la même chanson.

Ma réflexion est peut-être amère, et n'offre aucune alternative, mais je peins le tableau selon les couleurs de la réalité, avec les personnages que nous sommes, autour de ce « gâteau » soit disant si convivial. Est-ce bien là, cet « autre monde possible » ? Est-ce une fatalité, ces miettes pour les invités des élus, ces parts d'honneur pour les professeurs, et ces gouttes de pluie pour ceux de la cour ?

Violence au volant

Partout dans nos villes, sur nos routes, la plus petite fausse manœuvre, une légère déviation de trajectoire, le moindre ralentissement en apparence injustifié, un feu qui passe au vert et l'on tarde à démarrer, et c'est tout de suite le coup de klaxon rageur, l'appel de phares incendiaire, quand ce n'est pas l'injure proférée, ou même un geste de colère... de la part de cet autre automobiliste qui se trouvait tout juste derrière, à droite ou à gauche ou en face. L'on ne supporte plus d'être gêné, légèrement retardé ou contrarié dans cette course effrénée vers le lieu du travail, vers une destination habituelle... Et les chauffeurs de camion, eux, ont des avertisseurs sonores particulièrement agressifs, qu'ils utilisent sans ménagement.

Cette violence me révolte, j'en suis le témoin chaque jour et parfois je la subis. Cette violence abjecte, souvent anonyme parce que le conducteur du véhicule s'est fondu dans la circulation, efface toute espérance d'un lendemain différent et meilleur, car ce monsieur ou parfois cette dame au coup de klaxon rageur, est peut-être et même certainement, un voisin poli, un employé affable...

Il n'est pas toujours aisé d'effectuer des manœuvres, de se diriger dans une ville que l'on ne connaît pas... Alors, conducteurs et parfois conductrices dans nos villes de France, soyez sympas : ne prenez plus votre avertisseur ou vos phares pour une matraque !

La vie en noir

Notre pays s'enfonce et s'enracine dans le catastrophisme médiatisé.

Nostalgiques d'un passé révolu, nous déplorons un présent dans lequel nous vivons mal selon nos propos... Mais avec quel état d'esprit envisageons-nous l'avenir ?

Autour de ce catastrophisme qui pousse comme un énorme champignon vénéneux sur le terreau de l'actualité et que l'on se complaît à photographier, à filmer dans ses évolutions, le travail de sape d'une culpabilisation collective ou individuelle mine notre existence et nous fait voir la vie en noir...

Le monde d'aujourd'hui n'est ni pire ni meilleur que celui d'autrefois. Il est seulement différent. Cette expérience de la vie qui est la nôtre, confrontée à l'expérience vécue par des gens différents de nous, est assurément une expérience difficile... Mais parfois exaltante et jamais sans intérêt : il en a toujours été ainsi, de nos jours comme par le passé. Les regrets et les comparaisons sont comme les branches d'un arbre stérile.

La pression du catastrophisme, le poids des remords et des regrets sont des énergies négatives. Si nous déployions seulement le dixième de toute cette énergie dans l'autre sens, c'est-à-dire pour évoquer ce qui est beau et vrai dans le monde où nous vivons,

pour conforter et enrichir des liens relationnels, pour concevoir des projets ou développer des initiatives même très modestes, alors, sans verser dans la vie en rose, nous cesserions de voir la vie en noir.

Les créneaux de l'ignominie...

Les uns se turent ou crièrent, les autres moralisèrent ou professèrent.

Dans un gigantesque ballet d'extravagances, d'outrecuidances, de conciliabules et de concepts dérisoires, la nuit des courts et longs métrages de la vie bruissait encore de bouillonnements incolores.

Quand tomberas-tu du ciel, étoile du jour dont personne ne sait dessiner l'aurore ?

Renégat, pisse gras sur les murs ripolinés et pelliculés d'images sacralisées ! Renais gras du jus de tes colères et de tes révoltes !

Caméra au poing, vitupérations imagées à bout de bras, entre dans les créneaux de l'ignominie où sévissent les pare-chocs de tous ces diabolins en 4X4, et témoigne de leur mépris souverain, si dérisoire dans la circulation générale...

Laideur du monde...

La laideur du monde nous écartèle de sa beauté cruelle... Mais de quel monde s'agit-il ?

La laideur n'est-elle pas comme une flaque de lait, immaculée, miroitante, criblée de danses de mouches bleues ?

N'est-elle pas aussi une odeur de sainteté ventilée aux quatre coins du monde pour des milliers de nez bouchés ?

Je ne sais pas. Je ne sais plus... Je sens seulement que la laideur est aussi dérisoire que la beauté ou que la cruauté.

Tout commence, tout finit...

Tout commence dans la lumière avec l'innocence de nos très jeunes années, les rires clairs et les mots d'enfant qui vont droit au cœur.

Tout se répand sur le chemin incertain de la connaissance, et difficile de l'expérience, avec des certitudes qui ne sont que des leurres, l'indifférence, l'hypocrisie et la dureté du monde, le souvenir de ce qui fut et ne sera plus...

Tout finit dans la nuit, avec tout ce qui brûle en nous et que personne ne saura jamais ou croira savoir...

Ce sont ces régals fous dans les cabrioles les plus inattendues tout au long du chemin, qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats.

Ce sont ces stations debout, assis ou couché, si pénibles, dans les accidents de la vie, qui nous font accepter qu'on soit faits comme des rats.

Il n'y a pas de miracle...

Tout ce qui nous semble fort, ancré comme les racines dans la terre, voire imputrescible, est en réalité d'une fragilité déconcertante. Tout ce qui est acquis est à reconquérir. Toute certitude heureuse n'est qu'une tête de pont édiflée sur une cte battue par les vents.

Il n'y a pas de miracle : le meilleur de soi-même ne suffit pas toujours, non seulement parce que le combat est inégal mais aussi parce que les forces qui animent ce combat s'appuient sur des situations absurdes et inextricables.

Il n'y a pas de miracle mais seulement une espérance magnifique, déraisonnable même... Et c'est par cette espérance-là et tout ce qui la soutient, que la tête de pont parvient à tenir.

Tout ce qui passe dans notre vie comme une lueur d'une très grande beauté, même fugitive... Un visage, un sourire, un regard par exemple, sera toujours la plus heureuse de toutes les certitudes : cette certitude-là est imputrescible.

La loi du monde...

La vie n'est pas un conte de fées... Même si l'on aimerait bien parfois, qu'elle en soit un... On a bien le droit de rêver un peu, non ?

La loi du monde, la loi commune, c'est la dureté du rapport de communication entre les êtres. Une dureté quotidienne, renouvelée, sans concession ni mansuétude. Une dureté implacable, dans tous les domaines relationnels : la famille, les voisins, les collègues de travail, etc....

On ne pardonne pas, on ne supporte rien, les paroles claquent comme des coups de fouet. Les allusions, les moqueries, n'en finissent plus de se renouveler. En ce sens, il faut reconnaître que l'intelligence du commun des mortels est souveraine... Et que l'inspiration ne fait jamais défaut. Mais c'est la loi du monde...

La dureté du rapport de communication n'est pas seulement dans la violence ou la sécheresse des propos, elle est aussi dans les comportements, l'indifférence ou cette si habituelle complaisance à l'étalement de sa personnalité qui efface l'existence des autres.

Tout ce qui échappe à ce rapport de force en lequel dominant la pesanteur des apparences, des modes et des références, la verticalité et l'horizontalité du « moi », la complexité et la diversité des intérêts en

jeu, la prépondérance des courants de sensibilité et des influences, marginalise la relation et la rend alors tout à fait exceptionnelle : le rapport de communication change d'espace, la dureté disparaît, les attentes et les égoïsmes se diluent dans la conscience de l'existence de l'autre.

La tortue

Lorsque, enfant, je vivais en Afrique du Nord, il m'arrivait de rapporter des tortues, que je ramassais aux abords d'un oued à proximité de l'immeuble où je demeurais avec mes parents, au neuvième et dernier étage.

Tout au bout de la coursive le long de laquelle s'ouvraient les portes des six appartements de l'étage, j'avais aménagé, en accord avec nos voisins qui étaient nos amis, un espace délimité par des briques, des morceaux de planches, de gros galets. C'était là un enclos provisoire pour ces bêtes à carapace dont la lenteur des mouvements laissait supposer qu'elles n'avaient pas besoin d'un vaste territoire...

Mes parents voyaient d'un mauvais œil un tel élevage, d'autant plus que les détritux, épluchures de légumes, feuilles de salade, morceaux de pain rassis, ainsi que les déjections de ces animaux s'accumulaient de jour en jour, encombrant le passage. De surcroît, le régisseur, homme de loi et d'administration, devant prochainement effectuer son incursion mensuelle auprès des locataires, ne manquerait pas de nous signifier l'obligation de tout nettoyer dans les plus brefs délais. Mais le jour fatidique étant encore relativement éloigné, je parvins à grand-peine à négocier avec mes parents le maintien de cet élevage clandestin.

Mes pensionnaires s'appelaient Sophie, Proserpine, Cunégonde, Fatma, Aïcha, Zorra, Mina. Elles étaient de tailles diverses et la plus petite à peine plus grosse qu'un œuf de poule. Outre ces pensionnaires que, nécessairement, je devrais en temps voulu rapatrier dans leur territoire d'origine avant le passage du régisseur, j'entretenais dans notre appartement, sur la loggia, une amitié particulière avec une autre fille à carapace qui, elle, n'avait pas de nom et à laquelle j'étais très attaché.

L'imagination ne m'aurait pas manqué pour donner un nom à ma « fille »... J'aurais peut-être à cette fin « pêché » dans les étoiles du ciel, mais il m'avait paru invraisemblable de donner une identité à cette bête-là, surgie de la terre comme tombée du ciel dans mes rêves de gosse. Elle ne pouvait être pour moi qu'un drôle de caillou vivant avec des pattes et une tête. Un caillou qui, dans mon idée me reliait à des trésors n'appartenant à personne et ne pouvant donc avoir de nom tel que celui que l'on donne à un petit chien par exemple.

Par contre, les pensionnaires au bout de la cursive extérieure étant des êtres « empruntés », plus par amusement que par amitié, il m'avait paru assez drôle de les pourvoir d'un prénom féminin.

Dans les premiers temps de cette amitié particulière avec la fille sans nom, il n'y avait aucune magie en la relation qui s'établissait entre nous. J'approchais doucement le bout de mon doigt lorsque sa tête paraissait, mais aussitôt les pattes antérieures

formaient une muraille d'écailles, la tête s'enfonçait à l'intérieur de la carapace. Patient, obstiné, amusé, curieux, je renouvelais à maintes reprises le même geste d'approche et parfois je l'avoue, l'amusement prenait la tournure d'un sentiment proche du dépit ou même de la colère.

À chaque tentative tout se refermait brutalement, et je percevais un petit « tchuit » discret, sorti des deux minuscules trous situés tout juste à la pointe de la tête. Patiemment, de longues minutes durant, j'attendais que la muraille d'écailles s'écarte de nouveau, et que paraisse enfin le bout de la tête. Mais tant que je demeurais à l'affût, tout proche et le doigt tendu, les lourds vantaux musclés de la porte restaient soudés et rien n'aurait pu les écarter, pas même la pointe d'un canif. De toute manière, une telle effraction se serait soldée par l'échec définitif de mon entreprise de communication.

Cela dura plusieurs semaines. Je m'évertuais à toutes sortes de ruses, entre autres celle qui consistait à tendre un bout de salade tout près des deux murailles d'écailles. J'agitais fébrilement le bout de salade, l'approchant de la fente qui ne s'entrouvrait même pas d'un dixième de millimètre. En désespoir de cause, je finissais par déposer la feuille de salade devant l'animal puis m'éloignais...

Mon père, avec son ironie habituelle, me disait : « Tu n'as qu'à mettre une pincée de sel en dessous de son trou de bale, peut-être que ça marchera. »

Un jour le miracle s'accomplit : alors que la feuille de salade, auparavant desséchée, venait de parcourir le tube digestif de ma « petite fille caillou », les deux battants musclés de la grande porte s'écartèrent enfin et la tête parut.

Je tendis mon doigt et, à ma grande surprise, je parvins à le poser tout doucement sur le dessus de la tête. Je réussis même à toucher le cou de l'animal à l'endroit le plus doux et le plus fragile. Alors la tortue se mit à avancer lentement, tendant sa tête et la maintenant dressée, j'accentuai la pression de mon doigt allant même jusqu'à serrer entre le pouce et l'index cette petite tête qui s'abandonnait. J'aurais pu d'un seul coup, l'écraser car en dépit de sa fermeté apparente, je sentais bien entre mes doigts à quel point l'animal était vulnérable. Sa peau épaisse, constituée d'une croûte d'écailles, me faisait penser à la coquille d'un œuf d'oiseau ganté de cuir froid. Les yeux, comme deux étoiles noires, immobiles, semblaient n'avoir aucun regard autre que celui d'une innocence indéfinissable. Je me baissai, approchant le bout de mon nez à un centimètre de la pointe triangulaire de la tête, et je perçus très nettement le petit souffle froid jailli des deux trous : c'était la respiration de l'animal, régulière, délicate, inodore. Cette respiration se faisait parole, presque confidence, elle me disait sa ressemblance avec la mienne, issue elle aussi, de deux trous.

Je pris alors conscience qu'une relation s'établissait entre nous : j'étais la « grande bête à deux

pattes », soit un humain ; elle était la petite bête à carapace, un reptile selon notre vocabulaire pour identifier ce genre de créature.

Je songeais aux très nombreuses journées durant lesquelles la tortue s'était murée, barricadée à l'intérieur de sa forteresse, alors que je tentais sans succès de nouvelles phases d'approche...Et la forteresse s'était ouverte d'un seul coup !

Si un tel miracle pouvait se produire, me dis-je, entre un reptile et un humain, qui sont des êtres si différents, ne pouvait-il en être de même entre des êtres de la même espèce ?

Pour la première fois de ma vie, l'idée me vint que la relation elle-même pouvait s'apparenter à un être vivant. Un être certes, sans réalité physique, mais un être tout de même. Et que la vocation de cet être-là était de relier entre eux les êtres physiques, dussent-ils être si différents les uns des autres.

Bien des années plus tard, au fil du temps selon les situations et les événements, dans cette drôle de traversée, la vie, je me suis aperçu que finalement, entre êtres de la même espèce, les humains en l'occurrence, c'était bien plus compliqué qu'entre êtres d'espèces différentes. Cela tient peut-être de ce que l'humain vis-à-vis de ses semblables, perçoit la relation non pas comme un être vivant mais comme le vecteur de sa pensée et de ses aspirations, le fil conducteur de son énergie, de son orgueil, de ses projections entre lui-même et tout ce qu'il veut atteindre.

Dès lors, toute phase d'approche, tout apprivoisement n'a qu'un avenir incertain. L'intensité de la relation disparaît dans l'habitude, la lassitude ou toutes sortes de motivations dépendantes de nouveaux besoins.

L'humanuscule

Il bâtit... bâtit, bâtit...

Bâtit son nid...

Il a 30 ans.

Un double équateur de bourrelets, oui, déjà ! À 30 ans, entre son hémisphère Sud arpenteur de trottoirs et son hémisphère Nord dont la capitale pense et décide.

Il a signé un prêt bancaire... de 20 années... presque hésité sur 25.

Mais cinq ans de plus, cela ne payait ni le crépi, ni la véranda en sus.

20 ans... Il va la payer jusqu'au DEUG de son rejeton, sa maison formatée, s'il n'a pas fait un infarctus avant...

Quatre fois le prix qu'elle aurait coûté, lotissement « Les Alouettes », s'il avait pu la bâtir sans signer le prêt... En héritant, par exemple.

Il est cadre moyen dans une boîte qui vend et achète, se restructure et fusionne avec une autre boîte...

Sans battre de l'aile, la boîte affiche un bulletin de santé qui laisse présager une intervention prochaine dans ses éléments structurels. Autant dire que, tous diagnostics confondus, même si pour le trimestre à venir, la conjoncture est favorable, les

mondiopérateurs, pressés par leurs cohortes d'actionnaires, vont exiger un dégraissage en matière de coûts salariaux...

Il quitte « Les Alouettes » à sept heures du matin, il parcourt 40 kilomètres dans sa voiture pour aller travailler, et la boîte encore lui demande de crapahuter dans les embouteillages, sur les voies de contournement et dans les dédales des ensembles pavillonnaires de la mégapole voisine, peut-être une centaine de kilomètres, autant de ronds points et de feux tricolores, afin de négocier des contrats juteux, de débrouiller des affaires complexes, se débattre dans des situations relationnelles inextricables...

Il est de retour aux « Alouettes » à l'heure du journal télévisé, il gare sa Safrane devant le portail de son petit éden familial. Vanné, pompé, saturé d'objectifs commerciaux, l'estomac chargé de nourritures coulantes ou conditionnées en barquettes... Ou encore, s'il a pu se rendre au restaurant, tout confit d'un plat du jour plantureux, la tête bouffie de soucis professionnels car son travail consiste pour l'essentiel à vendre à des clients « potentiels », des produits et des services superflus.

Les commissions par les temps qui courent ne permettent d'acheter ni la chaîne Hi-fi, ni le dernier ordinateur.

Il a son samedi... Tout de même !

Mais le samedi, c'est pour les courses, le matin entre 10heures 30 et midi, à Carrefour... Et la

tondeuse, 1200 mètres carrés, l'après midi après la sieste du voisin de préférence. Et Patrick Sébastien le soir à la télé...

Les samedis soir de juin, l'on se fait en famille un petit barbe – cul discret... Si le vent vient du bon côté.

Aux « Alouettes », comme dans la plupart des lotissements pavillonnaires d'ailleurs, les chiens, des gros assez souvent, des « je monte la garde », aboient fort, surtout lorsqu'un cycliste inconnu s'égare dans le lotissement.

Dimanche matin... Un gros dodo jusqu'à 10 heures ou plus. Puis le tiercé, le repas dominical, la sieste, la promenade en auto quand il fait beau jusqu'à la lisière de la petite forêt apprivoisée à trois kilomètres au-delà de la sortie de l'autoroute, ou quand il pleut, une virée au centre commercial ouvert le dimanche pour admirer les beaux canapés, les cuisines intégrées...

Dimanche soir à la télé... Il hésite entre un thriller avec Tom Cruise sur la Une, ou Urgences sur la deux.

Depuis deux ans qu'il a bâti aux « Alouettes », il n'a pas encore fait son crépi. Il est tout de brique vêtu et financièrement nu comme un ver. Parce que la Safrane, en plus des traites de la maison, il faut la payer... Et l'un dans l'autre, les deux prêts, celui de la voiture et celui de la maison, cela fait plus de la moitié de la paye du ménage... Largement plus. À chaque fin de mois, il est raide comme un passe-lacet et doit des sous partout.

Il bâtit, bâtit bâtit...

Bâtit sa vie, de tic et de toc, avec des projets de vacances qui ne vont pas plus au Sud que la rive Nord de la Méditerranée, pas plus à l'Ouest que la côte Atlantique. Des projets, des évasions, des étés, des campings et des bungalows tous reliés par des kilomètres d'asphalte. Il est l'omnibus dont chaque arrêt est une halte fric devant les distributeurs automatiques de billets. Et quand il se fait avaler sa carte, il s'épuise en une diatribe enflammée contre sa banque...

Il bâtit, bâtit bâtit....

Bâtit son nid. De tout ce qu'il peut y couvrir dedans, jusqu'aux excréments de ses aspirations, jusqu'aux pollutions de ce qu'il consomme...

Quand il se connecte sur le site de sa jolie voisine, il assiste à un défilé de mode qui le ravit. Il se régale des expressions de son visage, écoute ce qu'elle raconte, explore tout ce qu'elle a féminisé de sa personne et de son atmosphère.

Il bâtit, bâtit bâtit...

Au gré de ses envies et de ses lubies, de tout ce qui est préfabriqué, normalisé, planifié, réglementé, aseptisé...

À quoi peut bien servir une cuisine intégrée lorsque, du lundi au vendredi, l'on ne consomme que des denrées en barquette, en plastique ou en boîte ; le samedi soir, la pizza du camion de passage, et le

dimanche, si l'on cocufie sa salle à manger salon pour le menu gastronomique de l'hôtel des Acacias au beau milieu de tous ces messieurs dames en costume, tailleur, coiffure en chou-fleur, moustaches à la Jacques Lanzmann et pochette de cuir à bandoulière ?

Il a bâti, bâti bâti...

Mais dans sa maison, il n'y a pas de bibliothèque. Il ne lit jamais de livres. Seulement des revues de sport, le journal de la région... Ce n'est pas un intellectuel.

Chez son voisin, il y a une très grande bibliothèque, en beau bois, avec de solides étagères qui supportent de gros volumes reliés de cuir. Mais le voisin ne lit pas, cependant. Il achète, pour 20 Euro en moyenne, tous les grands succès, les prix littéraires, les ouvrages à la mode que produisent les auteurs connus, les hommes politiques, les journalistes et les écrivains de renom. En plus des derniers romans de la saison, pour son épouse, il commande des encyclopédies Hachette, il est abonné à France Loisirs. S'il ne lit pas, alors pourquoi les achète-t-il tous ces livres ? Tout de même, il les survole un peu à temps perdu, pour avoir l'air de s'y connaître, les soirs de réception en compagnie de ses amis.

C'est que, chez le « Tabac Journaux » du coin, les rayons du milieu du magasin regorgent de tout ce qui peut sortir, se vendre, à grand renfort de publicité, avec des bandes rouges ou bleues autour des livres, et la sacro-sainte mention : prix Renaudot, Fémina, Interallié...

Les livres, c'est comme les denrées alimentaires, la mode, les programmes de télévision, les séries Américaines et les derniers films qu'on voit dans toutes les grandes salles de cinéma. Les livres sont aussi aseptisés que les poulets, le poisson et la viande... Peut-être un peu moins tout de même. Ils sont là pour prouver que le monde existe bel et bien... Avec quelques malheurs certes, et un peu de contestation parce qu'il faut que cela remue les tripes de temps en temps.

Les livres « non aseptisés » sont trop dangereux : ceux-là, on ne les trouve pas dans les bibliothèques des municipalités de Gauche et encore moins de Droite, ni chez les libraires, ni chez le « Tabac Journaux » du coin.

Il a donc bâti, bâti bâti, notre « humanuscul » trentenaire... Et, bon an mal an, le gâteau d'anniversaire se charge de bougies. Et les traites sont toujours là, fidèles au rendez-vous de la fin du mois !

Si l'on peut, on fera plus cossu que la Safrane, car le dos, sur des centaines de kilomètres, passé la quarantaine, sur un siège un peu raide, il se met à chanter « Manon » parfois...

Quand le gâteau se charge de bougies, les habitudes changent... À la place du pantalon à doubles poches latérales on arbore la petite pochette en cuir ou la sacoche à rabats et bandoulière. Au lieu de s'asseoir sur le canapé les genoux croisés avec son assiette de charcuterie salade composée devant la télé pour le

thriller, l'on prend ses repas à table, normalement, en famille.

Cinq ans après avoir bâti bâti, notre « manuscule », il a traversé une petite crise. La crise existentielle, le pourquoi et le comment, le sens du monde, qu'est-ce que l'on fait sur Terre et tout le tremblement ! Alors il s'est mis à avoir de la « vie intérieure ».

Le résultat fut désastreux : sa femme l'a quitté, ses enfants ont déserté le domicile familial. C'était devenu invivable pour tout le monde. Le meilleur de soi-même ne change pas la vie de ceux qui vivent auprès de nous, pas plus qu'il ne nous a changé nous-mêmes.

Il a essayé d'écrire un livre. Pas besoin d'être un intellectuel pour écrire un livre... Une histoire impossible, des gosses de banlieue dans une cité HLM en pleine explosion socioculturelle, des filles drôles et émancipées, des vieux qui ne voulaient pas aller en maison de retraite, des banquiers qui se révoltaient, des assureurs véreux repentis, des facteurs brûlant des tonnes de publicités en pleine rue, des femmes qui passaient la vaisselle par la fenêtre, ne faisaient plus ni lessive ni repassage... Le style y était, à peu près, sauf les mots qui n'existent pas dans le dictionnaire. Cela n'en finissait pas, trois cents pages... mais il y passait ses nuits, ses dimanches, ses congés...

À un océan de la conclusion, il a tout lâché. Il a renoncé, coulé coulé.

Non, on n'écrit pas un livre quand on passe sa vie aux « Alouettes », quand on est salarié, vendeur dans une boîte qui bat de l'aile et fusionne avec une autre boîte, et que l'on n'a ni les relations, ni les moyens ni l'environnement pour...

Pensez-vous, comment trouver le temps de se documenter, de composer, de relire, de corriger, de vérifier la concordance des situations, la vraisemblance, le style, l'orthographe... Toutes ces heures où chaque paragraphe est comme un bout de terrain conquis, ces jours, ces nuits, ces mois, peuplés d'instantanés volés à la routine, avec les regards moqueurs ou indifférents des autres... Après huit heures d'activité professionnelle et de déplacements, sans contacts, sans relations, sans appuis... Autant vouloir faire sortir une forêt d'un désert. C'est de la folie, de l'utopie, du suicide moral...

La crise s'est tassée finalement, au bout de quelques années. Elle a fait comme tous les ronds dans l'eau : des rides concentriques de plus en plus espacées... L'épouse et les enfants sont revenus. L'épouse parce qu'aux « Alouettes » il n'y a que des abris de bus et le « Tabac Journaux » du coin, les enfants parce que, ailleurs qu'aux « Alouettes », on ne peut pas toujours squatter chez les copains branchés.

Il bâtit, bâtit bâtit...

C'est un « humanuscule », c'est-à-dire l'un de ces huit cents millions d'humains vivant dans des pays à économie développée, plus riche... ou moins pauvre

que tous les autres humains de tous les pays de la Terre
« en voie de développement ».

Par comparaison, je pense qu'un habitant de l'Ethiopie profonde, d'un village du Pendjab ou d'une favela de Rio de Janeiro n'est pas un humanuscule.

L'humanuscule est un être aseptisé, qui bâtit, loge, squatte, consomme, pollue, se nourrit trop bien, dont l'organisme se charge de scories, qui pense... ou ne pense pas, agit, vit, respire, use des tonnes d'eau, et pousse sur la terre comme un arbre sans racines et sans branches.

De ces quelque six milliards d'humains qui ne mangent pas à leur faim, n'ont pas assez d'eau, vivent dans une très grande misère, dont une bonne partie, répartis sur le continent Asiatique travaillent douze heures par jour et gagnent jusqu'à dix fois moins que nous en Europe, émergera bientôt une puissance qui foulera aux pieds notre civilisation. Mais ce monde-là ne sera pas meilleur que le nôtre.

Le talent

On peut avoir du talent et être un parfait salaud. Quelques écrivains, musiciens, intellectuels, artistes, philosophes, professeurs ou éducateurs ont un talent fou mais sont de parfaits salauds... Ils peuvent être des personnages médiatiques, du moins dans la « sphère » en laquelle ils évoluent et dont ils constituent bien évidemment les éléments essentiels du noyau central.

Oui, l'on peut avoir beaucoup de talent et être « imbuvable », c'est-à-dire exécration, afficher son mépris, son outrecuidance, son agressivité, sa « vision du monde » à la figure des gens, éjaculer des vérités acides, argumenter, pérorer, pourfendre, se comporter dans la vie ordinaire envers les membres de sa famille puis les autres personnes en général, comme un cochon ou un prédateur.

Il paraît que le talent chez les Civilisés excuse tout, même l'ignominie...

Que reste-t-il du talent dans l'Histoire écrite ou enregistrée, reconnue et officielle, enseignée et médiatisée, sinon l'illusoire enluminure, d'une souveraine beauté certes, mais qui s'est complu dans une exaltation de soi et qui pour finir, l'Histoire se perdant entre les ères glaciaires et les évolutions géologiques, se fond dans l'encre du cosmos ? Et n'aura sans doute jamais aucune signification pour des êtres qui, ailleurs, vivent sous d'autres cieux ?

Que reste-t-il du talent lorsqu'il cesse d'être crédible pour des milliers de gens qui ne vivent pas la même vie quotidienne que ces « monstres sacrés » du show-biz ou de l'actualité ? Le talent de ces gens-là n'est-il pas une lumière morte pour ceux et celles qui se débattent dans la réalité quotidienne ?

Que reste-t-il du talent lorsque, par un retournement de la mode, par l'émergence de nouveaux repères et de courants d'idées, il cesse d'être reconnu ?

Que reste-t-il du talent lorsqu'il n'est qu'une bonne facture ?

Imaginons un petit scénario catastrophe... Tu te trouves, toi, l'intellectuel, le cinéaste ou l'artiste de génie, acculé au fond d'un ravin en face d'une araignée géante carnivore... Pourquoi pas, avec toutes ces manipulations génétiques ! À quoi va te servir ton talent ? Tu ne peux même pas déguerpir. Tu vas te faire dévorer, oui ! Et le salaud, en l'occurrence, ne sera pas l'araignée géante...

N'est pas encore né, celui ou celle qui apprivoiserait l'araignée... D'ailleurs, cette idée d'apprivoisement, n'est-elle pas un leurre ?

La beauté est parfois émouvante et cruelle. Mais l'idée de la beauté, c'est nous, êtres que nous sommes, qui l'avons conçue. La beauté existe-t-elle ? Et qu'est ce que le talent, au fond ? Sinon un concept humain ?

Que dire alors, de l'architecture d'une toile d'araignée, de l'édification et de la gestion d'une

fourmilière, du langage des dauphins, du plan de vol d'une oie sauvage ?

Quand on a du talent, à mon avis, l'on ne devrait pas être un salaud. Avoir du talent c'est une chance. Mais c'est aussi un lourd fardeau à porter sur ses épaules. Si tu as du talent, tu es responsable. Tu dois être une lumière vive pour ton entourage, une lumière qui n'existe pas seulement pour prouver qu'elle existe, mais pour faire exister la lumière des autres.

Un prédateur par exemple, exerce son talent en aspirant l'énergie des autres créatures.

L'œuvre d'un révolté, même d'une très grande beauté, ne transpire que de toutes les nuisances émises par le sens du monde mais exalte rarement ce qui émerveille, relie ou réconcilie les hommes. L'on peut être un écorché vif, mais il ne faut pas que l'expression de ses propres écorchures écorche les autres.

La poésie ou la littérature d'un exécrationnel coquin, si reconnue, si académique, si avant-gardiste soit-elle, se nourrit de toutes les pourritures de l'esprit revêtues et complices de la barbarie.

Le prédateur, le révolté, le génial coquin, l'écorché qui écorche, peuvent avoir du talent... Mais ils ne sont jamais crédibles, même si on les admire et les flatte.

Imaginez un excellent professeur de philosophie, jouissant d'une majestueuse « aura », qui culbuterait les filles de sa classe... Même en y mettant une sacrée classe ! Et qui de surcroît, sur la route des vacances,

abandonnerait son chien, jetterait ses reliefs de pique-nique sur le bord de la route ?

Oui, c'est vrai... On l'a assez dit : la beauté ou l'émotion souveraine, cela n'a rien à voir avec la morale...

Mais, entre nous, a-t-on besoin de morale ou de s'aimer ?

La bonté...

Le seul et véritable destin de la bonté, c'est de prendre un jour le dessus sur la violence et la haine...

Or, les hommes de ce monde en lequel nous vivons depuis toujours, ont une bien piètre image de la bonté : ils la représentent humiliée, écrasée, bafouée, et de plus ils se moquent de la bonté comme si jamais elle ne pouvait s'opposer avec force et détermination à la dureté du monde.

Mais la dureté du monde et cette image de la bonté humiliée ne sont pas une fatalité comme voudraient nous le faire croire les puissants, les arrogants, et d'une manière générale, tous ceux qui collaborent avec les acteurs privilégiés de la loi du monde.

Le vrai visage de la bonté n'est pas celui de la résignation. Le regard de la bonté est un regard énergique, droit et pur.

Même si la bonté est aujourd'hui foulée aux pieds comme le blé sous la grêle, couchée comme l'herbe par le vent, elle ne périra jamais, survivra à toutes les humiliations et toutes les servitudes, car c'est bien là son destin : s'élever contre le pouvoir et l'orgueil des hommes.

Rimbaud

De très nombreux intellectuels depuis tant d'années, et aujourd'hui encore, ne cessent d'écrire sur l'œuvre d'Arthur Rimbaud...

Analyses, commentaires, critiques, réflexions... Des pages et des pages, telles des bornes à perte de vue, jalonnent le chemin dont le tracé se perd dans les impostures de l'Histoire et l'hypocrisie de ceux qui définissent le sens de la pièce et choisissent les acteurs.

Jusqu'aux jours de la vie si brève de ce poète maudit en son temps, la reconnaissance de son œuvre traverse les saisons une à une, génération après génération, escalade les holocaustes, descend les marches d'un escalier tout encombré des terreurs passées... Et cette marche en arrière rejoint enfin un être mutilé et mourant sur un lit d'hôpital à Marseille... Puis cet effacement de semelles de sable dans le désert Africain.

À quoi riment la gloire et la reconnaissance lorsque le corps n'est plus que poussière et qu'il ne reste de l'âme, de l'œuvre du disparu, qu'une écriture passée au crible de toutes les modes nouvelles, une écriture mille fois traduite ou même réécrite, controversée selon d'innombrables interprétations ?

Rimbaud ne fut-il pas tout seul, à l'intérieur de sa vie ? Personne n'a été dans sa peau, ne l'a jamais rejoint dans le cœur de sa bulle ! Alors, on peut bien

dire ou interpréter ce que l'on veut, au travers des âges...

Nos émotions, nos aspirations, nos rêves, tout ce que nous sentons mais ne pouvons pas toujours traduire ou communiquer, tout ce qui fait que nous sommes nous et personne d'autre au monde, nos expressions, nos regards d'une seule fois, nos égarements, nos interrogations, les mots que nous n'avons ni écrits ni prononcés, ce « cosmos » à l'intérieur de notre bulle, c'est avec tout cela que nous disparaissions un jour, que personne dans l'avenir immense ne saura jamais... ou prétendra savoir traduire.

L'enfer des saisons de guerre, les saisons, toutes les saisons de tous les temps de l'Histoire, avec leurs entractes d'enfer, ce dérisoire envol des étoiles montantes, la chute des astres, les fractures de la vie, le pourquoi et le comment des enfants insoumis, les prières muettes, les silences et les indifférences, les holocaustes, les révolutions, les pierres funéraires, les encyclopédies, toutes les rues de la vie avec leurs cris, leurs effusions, leurs haines, leurs étalages et leurs odeurs... Sont des semelles de sable dans un désert peuplé de petites créatures infinies. Que le désert soit bleu, rouge ou gris, il est lui seul, la vie éternelle, et tout ce qui l'habite...

Écriture, quel est ton pouvoir ?

L'écrivain, l'artiste, le cinéaste, le musicien ou le chanteur, même s'il n'est guère très connu, est dans une certaine mesure, vénéré par ses concitoyens, en particulier par les personnes de l'autre sexe...

C'est fou ce que l'écriture par exemple, génère d'« aura », d'écoute et de considération. C'est fou ce que l'écriture, même, absout... jusqu'à l'exécrabilité de l'être.

Plus encore que l'acteur, le chanteur ou le réalisateur de films, l'auteur, celui qui publie des livres, a sa cour. Les salons et les manifestations littéraires qui foisonnent un peu partout, en France peut-être plus qu'ailleurs dans le monde, témoignent de cet esprit de chapelle où l'on entoure l'auteur adulé... À condition toutefois que ce dernier ait pu faire lire son livre...

Mais cet auteur, avant de débarquer au « pays des auteurs », comme dans un port d'Amérique avec sa petite valise en carton à la descente du bateau, a sans doute été ce semeur de messages dans des bouteilles à la mer que personne ne ramassait... En ce temps-là, ses « petits papiers » écrits au crayon, jetés sur les tables des conférences ou dans les halls de manifestations culturelles, n'avaient ni lecteurs ni admirateurs.

Au-delà de tous ces auteurs qui n'ont encore jamais débarqué au « pays des auteurs », combien d'enfants, de vagabonds, d'infirmes, d'agonisants, de déracinés, d'exclus et de marginaux ; combien d'humbles et anonymes employés de bureau, ouvriers d'usine, « piliers de bistrot », et autres personnes représentatives de tous les milieux sociaux, n'ont que cette langue du cœur et des tripes, cette langue de tous les jours, et ces images, ces scénarios, ces rêves et ces idées qui tournent dans leur tête, se vidant autour d'une table... Ceux-là ne font ni livres ni chansons ni films ni pièces de théâtre. Ils sont tout simplement, mais avec combien de candeur ou de truculence, les innombrables acteurs de la grande scène du monde ! À dire vrai, le poids de ce qu'ils expriment vaut bien le poids de tous les livres du monde.

L'« aura », les filles, les cocktails littéraires, les coupures de journaux, les critiques élogieuses ou acerbes participent à cette interminable marche qui traverse les siècles et les civilisations sans jamais changer de spectateurs. De l'autre côté des filles, de l'« aura » et des cocktails, dans l'ombre du rideau, dans la lumière des projecteurs, les visages caramélisés sont bien plus amoureux des modes et des images que de la pensée ou du message...

L'auteur, le cinéaste, le chanteur, le poète, l'artiste, comme tous ses congénères, quand il engloutit des petits fours, fume des cigarettes, vide les verres à pied, parfume la salle de son haleine...

Que reste-t-il alors du message, si émouvant certes, le temps de son impact, puisque personne n'en est vraiment amoureux au point de ne donner à celui qui le porte, que la modeste place qui est la sienne dans l'univers ? Le succès, toujours provisoire, dans la clarté des projecteurs, sous les spots publicitaires, est assimilé à une voie royale représentative d'un système de valeurs pour des admirateurs figés dans l'inconsistance de leurs émois et de leurs espérances qui souhaitent de toute évidence monter à leur tour sur le plateau.

Les bandes bleues ou rouges autour des livres ne relient jamais les gens entre eux. Seul, le message, bien plus fort que la beauté des mots ou des images, est le vrai lien...

La maison de retraite

Fin octobre et sa pluie de feuilles mortes sur la maison de retraite...

Désastre de gâteau à la crème effondré sur une assiette à dessert après le repas de midi...

Fauteuils roulants repliés et rangés dans le fond du réfectoire, contre le mur du couloir...

Filles de salle en tablier rayé épongeant les tables, balayant les reliefs d'un repas dominical...

Somnolence bruyante de ronflements et de sifflements de poitrines, affaissements de silhouettes décharnées ou débordantes de rondeurs, dans le grand salon tout inondé de soleil d'automne...

Dehors, près de la grande porte vitrée dont les battants se referment toujours si lourdement, un petit pépère sec et tremblotant fume sa cigarette à la sauvette, pressant le bout jauni entre deux doigts aux ongles noirs...

Un immense après midi d'automne, tout doré de soleil déclinant, s'étire jusqu'à la cloche du soir dont le son rappelle celui qui annonce l'arrivée du train en gare...

Des dames et demoiselles, filles ou petites filles des pensionnaires, parce que c'est dimanche après midi, vont venir, puis repartir, les unes très bien habillées, en tailleur ou robe chic, offrant leur bras au

vieux papa agité d'une frénétique danse de Saint Guy ; les autres en tenue plus sportive car, si l'on est venu ce dimanche, c'est aussi pour aller se promener avant de dire bonjour à la mémé.

Les feuilles qui tombent avant d'être complètement jaunies ont parfois une odeur délicate et quand elles frissonnent très doucement sur le sol dans la lumière presque tamisée d'un très bel après midi automnal ; l'élégance de certaines silhouettes, les sourires sur les visages, esquissent un décor de dernier acte, tels des traits d'aquarelle sur une toile palpitante de personnages fragiles et tremblants d'émotion.

Mille petites anecdotes d'une vie quotidienne, avec le cortège de préoccupations aussi personnelles que diverses, ont ainsi, quelques heures durant, rejoint des souvenirs anciens, des visages disparus, des attentes renouvelées, de petits et gros bobos dans le cœur et dans le corps...

De nouvelles années aux couleurs d'octobre, puis de novembre, vont bientôt s'ajouter aux printemps et aux étés fleuris de ces belles visiteuses de dimanche après midi, alors que le givre de décembre et la glace de janvier auront depuis longtemps déjà, brûlé de noir les fleurs de la Toussaint jetées dans le pourrissoir du cimetière communal.

Imparable vieillesse, pourrais-tu m'épargner le désastre du fond de gâteau à la crème coulant sur le bord de l'assiette et salissant la nappe de papier ?

La terrible souffrance d'un soubresaut
d'émerveillement cruellement empêché par le
frottement d'une culotte mouillée ?

Le coq sur le tonneau, dans le poulailler...

C'était un coq juché sur un tonneau renversé au beau milieu du poulailler. Un magnifique coq au plumage feu, vert et bleu, avec une queue aux couleurs de l'arc-en-ciel, en forme de panache, comme la queue d'un cheval de cirque. Et une crête majestueuse rouge sang.

Il dodelinait de la tête, l'œil vif et la crête frémissante. Tel un mâle ombrageux soucieux du bien-être et de la fidélité de ses épouses caquetantes et picorantes, il trônait ainsi, tout faraud, gonflé de ses plus belles plumes, sur le flanc du tonneau renversé.

Il pouvait tonner, venter, pleuvoir, grêler, le ciel même pouvait s'effondrer sur le poulailler, maître coq au plumage vert et feu ne quitterait son poste d'observation que pour se précipiter s'il était nécessaire, au-devant de quelque renard ou autre prédateur venu s'infiltrer entre les mailles grillagées de son territoire.

Une détonation dans le lointain, à la lisière de la forêt, claqua dans le vent, comme un coup de fouet brutal sur le dos d'une rosse chétive. L'air en trembla, et le silence qui se fit, au-delà de la résonance de cette déchirure infligée au paysage, souleva le voile de fierté qui enveloppait le coq. Il n'y eut plus alors qu'un petit être au plumage froissé, légèrement tremblant, avec le regard d'un oiseau tombé dans la main d'un enfant polisson.

Le tonneau, lui, n'avait pas tremblé, et les poules apeurées s'étaient réfugiées tout au fond de leur abri de bois et de tôles.

Trois hommes surgirent et tournèrent autour de l'enceinte grillagée, inspectant le poulailler, riant aux éclats, criant d'une voix grasse, titubant, s'insultant... Trois énergumènes chaussés de grosses bottes en cuir noir, vêtus de vareuses épaisses et couvertes de poches, le fusil à la main, et la cartouchière autour de leur ceinture...

« On y va ? On se le fait ? »... Hurla l'un des types, accompagnant son ordre d'un bref coup d'œil ironique et cruel.

« Oh que oui ! On va se le faire, cet enfoiré, ce trou du cul à plumes, ce gibier de basse cour »...

Ils n'eurent pas le temps d'achever leur phrase, les deux autres...

Une formidable explosion déchira l'animal en deux amas de chair, de plumes et de sang. Et le tonneau roula sur lui-même.

Que pouvait-il faire en l'occurrence, ce pauvre coq, que de servir de cible à trois énergumènes éméchés, revenant d'une partie de braconnage où l'on s'était amusé à faire quelques « cartons » ?

Le SDF

C'était l'un des trois SDF du pays, Rodolphe, le plus timide, le plus discret, le plus propre. Il ne tendait jamais la main aux portes des Supermarchés, à l'entrée des églises ou des établissements publics tels que la Poste ou la Perception. Il sonnait à la porte des maisons, demandait seulement aux gens s'ils voulaient bien à l'occasion, avoir recours à ses services car il savait faire beaucoup de choses : petites réparations, entretien, jardinage, terrassement, bricolage...

Il se déplaçait en vélo, avec un énorme sac à dos, et une petite carriole attelée à son vélo. Il déambulait chaque jour, d'un bout à l'autre de la ville, dans les villages environnants, et par périodes irrégulièrement espacées dans le temps, il disparaissait, une ou deux semaines, parfois plusieurs mois...

Un jour, il fut invité à dîner dans une bonne maison, chez des gens très conformistes et très respectables mais très gentils. Un intérieur « tiré à quatre épingles », avec du mobilier sobre mais de bon goût, le genre de maison où l'on regarde deux fois avant de poser un pied devant l'autre... Le couvert était mis, une nappe blanche, des verres à pied, de belles assiettes, et le pain, finement coupé en tranches égales, déposé dans une petite corbeille en osier.

La conversation allait bon train, on parlait de l'air du temps, et Rodolphe, la serviette sur ses genoux, buvait le vin du maître à petites gorgées, puis coupait

délicatement sa tranche de pâté. Un énorme pot de moutarde, format familial, avec une étiquette à moitié déchirée, trônait, presque vide, strié de longues traces brunes, bien grasses, au milieu de la table, le couvercle posé à côté de la bouteille de vin. Une odeur douceâtre issue du bocal se mélangeait aux senteurs des fromages découverts et réduits à l'état de lambeaux dégoulinants.

« Rodolphe, un peu de moutarde sur votre choucroute, voulez-vous ? »

Il n'entendit qu'à peine la proposition formulée par la grande dame bien habillée, en face de lui, et s'empressa de vider son verre de vin. Comment eût-il pu oser dire à la maîtresse de maison qu'il n'aimait pas la moutarde, et encore moins la grosse moutarde jaune de ménage, plantureuse et familiale, servie sur la table en énorme bocal ouvert à tous les coups de petite cuiller ?

L'on peut être SDF sans pour autant apprécier outre mesure la choucroute, les fromages qui coulent, les terrines en petits pots de verre achetées au Leclerc ou à l'hypermarché, les haleines chargées soufflées par des bouches avec le son de la voix.

Dans le petit chalet abandonné où il a élu domicile, Rodolphe possède l'eau courante, à la sortie d'un tuyau en plastique, une eau qui n'arrête pas de couler et qui vient tout droit de la montagne au-dessus du chalet. Il peut se laver en plein air, sans risque d'être surpris par ses voisins les plus proches habitant à plus de trois kilomètres de là.

Il enferme ses provisions dans une grande boîte en fer blanc : de gros biscuits vitaminés à la farine bise, quelques clémentines ramassées sur les marchés, des pommes, un saucisson à l'occasion, et, dans une vieille glacière rafistolée, il entrepose des bricks de lait et de jus de fruit. Il dort dans un épais sac de couchage, lave ses vêtements et son linge à l'eau courante et les frotte au savon de Marseille, puis les met à sécher sur les branches des arbres.

Il a même creusé sa tombe, pour le cas où il viendrait à disparaître, une grande fosse rectangulaire de un mètre cinquante de profondeur, protégée par quatre dalles en béton récupérées sur un chantier. Et comme il a toujours été prévoyant, dans une poche de sa vareuse, avec ses papiers, il y a une lettre... « Pour quand on le trouverait mort » : « Je ne dois rien à personne... Le pire, dans la solitude, c'est le regard des autres, surtout le regard des femmes, pour moi qui suis un homme... Lorsque j'aperçois une femme très vieille, je la regarde comme si elle était ma mère. Quand je vois une femme de mon âge, il me semble que c'est ma femme ou ma sœur. Et quand je croise le regard d'une jeune fille ou celui d'une fillette, c'est ma fille que j'aperçois. Cependant, je n'ai jamais eu, de toute ma vie, ni mère, ni sœur, ni femme ni fille... Je voudrais être enterré là où j'ai fait mon trou. Et je lègue à mon notaire seulement la peau de mon trou de bale »...

Vie après la mort ?

Je ne sais pas s'il y a de la vie après la mort parce que tout ce que j'ai entendu ou lu jusqu'à présent au sujet de la mort et de la vie au-delà, ne m'a jamais convaincu ni dans un sens ni dans l'autre.

Tunnel de lumière, personnages blancs et resplendissants, enfer et paradis, toutes ces représentations diverses d'un ailleurs qu'on affirme être aussi beau et aussi différent de tout ce que l'on a connu « ici-bas », oui, tout cela ne répond pas à ce que je ressens...

Je crois que l'ensemble de toutes nos expériences et de toutes nos connaissances ne nous ouvre pas encore la voie d'une autre connaissance qui, elle, reste à découvrir...

J'ai envie de dire : « Oui, il y a quelque chose après la mort ». Mais je ne sais pas comment c'est...

Démosthène

Démosthène est un bambin de quatre ans, tout seul dans la grande maison familiale...

Papa avait fermé les placards à clef, caché la pharmacie, barricadé la porte de la cave et celle du grenier. L'enfant pouvait aller à sa guise dans toutes les pièces de la maison. Il n'y avait ni boîtes d'allumettes, ni clou, ni objet pointu à portée de sa main.

Mais dans le salon, tout au-dessus d'une haute commode, trônait un aquarium avec de jolis petits poissons que maman avait payés très cher...

Hardi, Démosthène, et bouillant comme un pot de soupe sur une plaque électrique rougie, il empile sa grosse boîte de cubes, un petit tabouret, un wagon de bois de son train, et se hisse au niveau de l'aquarium... Il plonge l'une de ses mains dans l'eau, attrape les poissons, puis les jette, un à un, dans une grande bassine qu'il a récupérée sur l'évier. Les poissons nagent, frétilent, tournent en rond...

Comment ça pleure, un petit poisson jaune et bleu, avec des nageoires en dentelle et de la lumière sur le dos ?

Démosthène a repéré une bonbonne avec son bouchon de liège, dans un coin de la cuisine. Maman avait fait du vin de noix, jeudi dernier... Papa n'avait pas bien refermé les portes du bas du placard sous

l'évier. Et là, oh miracle ! s'alignaient trois ou quatre bouteilles à étoiles emplies de vin rouge, le vin que l'on boit tous les jours à table parce que n'étant pas riche, l'on n'achète que rarement du vin bouché.

Maman, après avoir transvasé le vin de noix dans des bouteilles qui, elles, étaient rangées dans la cave, avait rebouché la bonbonne car il restait un fond.

Démosthène fit sauter le bouchon de liège, et vida dans la bonbonne les bouteilles de vin rouge. Puis il remit le bouchon qu'il enfonça à peine. Il colla sur son ventre la bonbonne, le goulot pointé vers le bas, puis la brandit comme un énorme pénis et s'approcha de la cuvette. Il fit sauter le bouchon et le vin se répandit à flots dans la bassine.

Lorsque papa et maman revinrent dans le milieu de la nuit, ils aperçurent la bassine, les poissons morts, ventre affleurant à la surface.

Le petit Démosthène, très content de lui, expliqua à ses parents ce qu'il avait fait : « J'étais un vieux pédophile exhibitionniste, les poissons étaient des petites filles, et je pissais tout rouge... »

Maman, qui trouvait que la maison était trop petite, pas assez belle, trop perdue dans la campagne, et que son petit garçon passait trop de temps à faire des dessins ridicules, avait acheté ces poissons parce que le vendeur lui avait dit qu'ils étaient rares et qu'on ne les pêchait qu'en Tasmanie... Maman aimait les chanteurs à la mode dont on se rappelle tout de suite le nom, les vedettes de la télé, les grands auteurs, les as du Show-

biz et la culture générale du promoteur qui nous avait remis les clefs de notre maison.

Le jour du vin de noix, elle avait signé un prêt bancaire de cinq ans pour acheter un tableau d'un peintre célèbre. Le tableau, accroché dans le salon au-dessus du canapé, avait détrôné le beau dessin de Démosthène, qui n'avait jamais fait rire personne, et qui représentait un car de papys et de mamies arrêté devant un Mac Donald.

En 2077, une arrière-petite fille de Démosthène ouvrit un vieux carton ficelé, couvert de moisissure et de poussière, qu'elle venait de dénicher sous un amoncellement de caisses et d'objets hétéroclites, dans le grenier de sa maison.

Ce carton contenait tous les dessins de Démosthène. Des dessins que personne n'avait jamais vraiment regardés, qui dormaient depuis quatre ou cinq générations, et que l'on avait cependant conservés...

Une cousine de Démosthène les avait récupérés, lorsque la maison fut vendue. En ce temps-là, autant que l'on se souvienne, la cousine Elisabeth était la seule personne de la famille qui se marrait en regardant les dessins. Elle disait : « Si Démosthène, tout petit, n'avait pas eu cette idée de « pisser rouge » pour faire peur aux poissons que dans sa tête il voyait comme des petites filles, il n'aurait jamais, par la suite, traduit par ses dessins, les rêves interdits, ni dépeint à sa façon les situations les plus drôles ou étranges dans lesquelles les gens se débattent ».

Monsieur Cayeux

Il se nommait monsieur Cayeux, mais personne dans la ville ne lui donnait du « monsieur »...

C'était un homme âgé d'environ 45 ans, célibataire, chômeur de longue durée, qui demeurait avec sa mère dans une petite maison ancienne. Il n'avait qu'une seule passion : la bouteille.

Oh, vains dieux ! Qu'est-ce qu'il s'enfilait comme canons, litrons, demis de bière, petits verres de calvados et autres apéritifs !

Sa mère avait déclaré à mon père et à ma belle-mère, un jour d'avril 1970 :

« Je ne sais plus quoi faire de lui... Quand il n'est pas fourré au bistrot, il est là, chez nous, la tête entre ses bras sur la table, affalé, somnolent, je lui cognerais dessus, il ne sentirait rien. »

Mon père répondit alors à cette brave dame :

« Justement, madame, j'ai besoin d'un ouvrier, d'un « arpète » à vrai dire, pour effectuer de gros travaux de déblaiement et de terrassement. Je retape une vieille bicoque et je puis vous assurer qu'avec mon épouse, une telle entreprise nécessiterait l'emploi d'un ouvrier. C'est pas croyable le boulot qu'il faut abattre ! »

Et monsieur Cayeux fut un bon ouvrier ! Je le revois encore, revêtu de son bleu de travail, soulevant

les sacs de gravats et de ciment, les pierres énormes, maniant de lourdes poutres, le pic et la pioche... Je travaillais à ses côtés, venu chez mon père à l'occasion de courtes vacances. Nous formions tous deux une bonne équipe d'« arpètes ». Nous étions peu causants certes, mais efficaces...

Et j'en ai donc passé, des heures, avec monsieur Cayeux, dans la poussière et les gravats, soulevant des planches, montant des échafaudages, effectuant de nombreux aller-retour dans le gros camion Citroën de mon père, si chargé que le plancher en touchait presque la route !

Nous avons passé ensemble de bons moments, nous nous octroyions sous le regard bienveillant de mon père, des pauses café ou casse croûte, l'on se roulait une cigarette, et nous repartions au boulot.

Nous étions les seules personnes, mon père, Janou et moi, en cette bonne ville du Pas-de-Calais, Montreuil-sur-Mer, à l'appeler monsieur Cayeux.

Pour les autres, tous les autres, des notables jusqu'aux poivrots, il n'était connu que sous des noms d'emprunt, des sobriquets.

Monsieur Cayeux, c'était un monument dans son genre !

Elle...

Elle...

Point d'interrogation. Pour ne pas dire « point final »...

Elle...

Sur une plage Landaise ?

Lorsque l'on vient d'un pays du Nord de la France, et que, trois ans plus tôt, on a passé une semaine de vacances à Saint Julien en Born, une semaine interminable d'ennui et de pluie continue, sous un ciel uniformément gris, en Août, en caravane de location, hantant les boutiques pour touristes, se chauffant le soir dans tous les cinémas des localités environnantes, et cela quel que soit le film.... Et pour finir, plier bagage sans avoir aperçu le moindre rayon de soleil ni trempé une seule fois le bout de ses pieds dans l'océan aussi gris que le ciel, l'on ne se hasarde plus les années suivantes, à renouveler une expérience estivale aussi désastreuse.

Elle...

Aujourd'hui 29 Juillet 1997 sur la plage de Saint Girons, par cette très belle journée, à l'ombre d'un parasol... Reconnaissable entre mille à son rire de jeune chèvre sauvageonne... Comme le monde serait donc petit ! Et l'imagination grande !

Non, mieux vaut la rêver dans le Dévoluy ou, pourquoi pas dans les baux de Provence ? Se laissant accoster par un beau méditerranéen chaussé de rangers et ployant sous un énorme sac à dos, sous l'œil indifférent de son mari qui sait très bien que le beau méditerranéen en fait, c'est de la frime et qu'il n'a aucune chance de pousser son entreprise de séduction au-delà du piment de son baratin...

Oui, c'est vrai, lorsqu'on ne sait plus ce que les gens font... Parce qu'on ne les voit plus, à ce moment précis où la mémoire bout de souvenirs mutilés sous le soleil d'une plage Landaise, alors on imagine... Un scénario style « Laurel et Hardy », dans un cinéma inventé, fait oublier avant le départ des uns et des autres pour des vacances estivales, le silence de ces jours de juillet si étourdissant de l'absence de ce rire de jeune chèvre sauvageonne...

Le Shadock

Ce n'était pas un homme, mais un Shadock...

Le Shadock voulut témoigner de ce qu'il avait vu. Pour cela, il émit des odeurs, articula ses pattes en les agitant légèrement comme une tige de blé très jeune portant de tous petits épis, fit suinter d'entre ses mandibules en courtes cordes de guitare desséchées et sinueuses, des filaments de salive brillant comme des aiguilles de glace où la lumière se décompose, puis il pulsa par contractions rythmées de son abdomen, des signaux inintelligibles pour les hommes...

Il essayait de nous raconter comment il s'était perdu lorsqu'une force noire l'avait brutalement évincé du pays de la Connaissance absolue et universelle, pour le jeter dans un autre pays en lequel on lui fit croire que la connaissance avait été détruite.

Il tentait également de nous expliquer que depuis hier à peine, il était parvenu sur un monde où les habitants affirmaient être propriétaires de la Connaissance.

L'astronaute

L'astronaute tournait en rond dans sa capsule, à l'intérieur d'une planète creuse dont il ne cessait de circonscrire l'enveloppe bleue le jour et noire la nuit, du trait incessant de son vol. Il se mouvait comme une très petite boule tout autour du ciel intérieur de la planète...

À la surface de ce ciel, transparaissait d'un voile lointain, des essaims d'étoiles et des mondes innombrables qu'il ne connaîtrait jamais.

Il pouvait aussi devenir tout petit et voyager dans un grain de poussière : n'y avait-il pas là, un autre univers ?

Avant d'être astronaute, il avait piloté des avions, conduit des autocars, traversé tous les pays de sa planète, et dans son enfance, parcouru tous les chemins autour de son village...

Mais il était prisonnier de la planète creuse dont il ne cessait de faire le tour à l'intérieur de sa capsule.

Depuis le centre du grain de poussière jusqu'aux essaims d'étoiles, une brume de lumière aussi fugitive que l'éclair blanc d'une nuit d'été, entraînait parfois dans la mémoire de l'astronaute. Mais l'écorce céleste de la planète creuse ne révélait rien d'autre que l'intuition de cette lumière...

Et la planète creuse, c'était l'astronaute lui-même...

Jack Star

Battements de cœur d'une pieuvre géante dont chaque tentacule est criblé de ventouses musicales reproduisant les sons d'un orchestre, et même les voix...

C'est cela, Jack Star, sur la place publique, au milieu de la fête foraine sous les guirlandes d'ampoules multicolores.

Avant que le jour ne vienne, à cette heure de la nuit qui est celle des cafés crème et des petits verres au comptoir du bar des Sports, derrière les volets fermés des dernières maisons du village, perçue comme une rumeur lointaine ondulant par-dessus les jardins et les champs de maïs, la pieuvre n'est plus qu'un ventre mou qui bat comme une pompe...

Pluie magique

Pluie d'après midi d'été en ville... Jeunes femmes ravissantes, croisées dans de petits imperméables clairs, sans lunettes de soleil, le col relevé, le visage mouillé... Notes cristallines des talons aiguille sur les carreaux de la rue piétonne, visages îles de fleurs, gouttelettes coquines glissant sur les ailes du nez... Il s'en faudrait de peu d'un effleurement de doigts sur une nuque, d'une éclosion de mots magiques, de mots pour rire, de mots vertige...

Étrange symphonie de ces musiques, jaillie d'une source plus magique encore que cette pluie d'après midi d'été en ville... La source qui vient de ce qu'il y a de si heureux, tapi dans le fond de la bulle, mais si prêt à sourdre...

Saint Giron's plage

Orages en haute mer dans la nuit, quelque part dans le golfe de Gascogne... Pas un éclair sur la côte, et d'innocents nuages au-dessus de l'horizon, en ce début d'après midi de juillet...

Dès ce matin, mer agitée, baignade interdite, drapeau rouge...

Quatorze heures trente... Saxo et guitare électrique, jazz et trompette au bar de l'océan. À la terrasse du bar d'en face, une jeune femme en maillot noir soulève les pages d'un grand bloc-notes, écrit vivement et longuement avec un stylo blanc... Silhouette sculptée par le soleil, une grande serviette verte pliée sur le dossier de sa chaise, elle tend son visage vers le bar d'en face...

À moins d'un mètre d'elle, un jeune homme sec, blond et broussailleux, avec sa planche à voile sur le dos, bute sur une borne de bois, s'étale sur l'asphalte balayé de sable...

Grandes écharpes multicolores, bermudas et petites robes d'été flottent, suspendus sous les parasols du marchand de plage... Un camion blanc, des cafés « Le Gascon », s'arrête et masque la ravissante silhouette... Le dauphin riant à bascule, avec son siège rouge, attend la pièce qu'une jolie maman glissera dans la fente pour la plus grande joie de son cher bambin...

Et voilà ! Le bambin grimpe sur le dauphin, il est venu tout seul et n'a pas mis de pièce dans la fente... Le dauphin remue tout de même !

Quinze heures trente, sur la plage...

Baignade interdite... Ou tu joues à « deux mois dans le plâtre », avec tes jambes et ton ventre enfoncés dans le sable, ou tu pars en randonnée vers le nord embué, dans le fracas assourdissant des rouleaux blancs aux crêtes explosives...

Ai choisi : la randonnée, les corps bronzés, les pâtés de sable, les enfants, les filles et les garçons se poursuivant, les parasols qui champignonnent, le claquement des balles sur les raquettes... Et les éclipses totales de regard des « Marie Océane » se protégeant les yeux avec des lunettes de soleil grosses comme des soucoupes volantes, le fracas des rouleaux, compresseur d'illusions, géniteur de rêves fous...

À la mémoire de tous ces enfants, ces filles et ces femmes, ces hommes que l'Histoire a brassés dans l'anonymat

Âgés de 14 ans en 1809, de 25 en 1617, de 61 en 1753 ou de 7 ans en 1001, ils étaient les enfants, les femmes et les hommes de leur temps...

Ils ne savaient ni lire ni écrire parce que, seuls à leur époque, les filles et les fils de seigneurs, de gens fortunés avaient de l'instruction...

Leur nom n'est inscrit nulle part, sur aucun document, pas même sur une pierre tombale. Ils ont vécu leur vie tout simplement, telle qu'elle était : misérable, inconnue des princes, méprisée par les gens de guerre...

Ils ne sont donc entrés ni dans l'Histoire ni dans la littérature. Ces gens de tous les pays du monde auxquels l'Histoire n'a jamais donné la parole ont cependant communiqué entre eux, réalisé, imaginé, inventé... Ils ont su raconter lors de veillées ou de réunions familiales toutes ces histoires dont leur esprit était si riche. Dans la langue de leur pays, ils se sont transmis récits et chansons.

Tout cela s'est perdu dans l'immense nuit des temps, sans avoir jamais franchi les limites de leurs villages.

Bergers, cultivateurs, journaliers, domestiques, ouvriers ou manufacturiers, ce qui les différenciait

chacun des autres personnes, ne pouvait être que ce meilleur d'eux-mêmes à nul autre pareil tout empreint de sensibilité et d'imaginaire, de pensées et de désirs secrets... Toute leur vie s'est fondue dans un quotidien sans magie, dans une pauvreté absolue.

Rivés, assujettis aux contraintes de leur humble condition commune, qu'auraient-ils pu réaliser s'ils avaient eu de l'instruction, s'ils étaient nés dans une famille aisée ? Qu'auraient-ils pu écrire ou inventer ? Combien de découvertes, quelles technologies auraient pu changer le cours de l'histoire ? Quelle serait aujourd'hui notre civilisation ?

L'imaginaire suspendu par des fils de lumière au-dessus du tableau raté...

C'est le monde, étalé dans la laideur de son actualité, qui crépite de toutes ses escarbilles noircies, comme sur une toile couverte d'images corrosives, hérissée de petites crêtes dentelées, parcourue de visages déchirés, exaltée d'ecchymoses, raclée au couteau, vibrante de musiques métalliques et dont le cœur démesurément étiré sous les plis de la croûte primaire, s'efforce de battre sous le soleil... Mais le soleil est voilé, grillagé, ne diffuse qu'une haleine de four puante d'œuvres culinaires, et sa chaleur malsaine s'insinue dans les veines annelées qui se croisent et s'entrecroisent entre la toile et la croûte de la toile. Les images corrosives, les visages déchirés, les vomissures de feu et les postillons incendiaires de ce soleil grillagé qui tombent sur la toile sont gris et huilés, il n'y a ni tendresse ni élans ni sourires ni bonté ; seulement de l'indifférence, des mots inutiles, des regards concupiscent, de la poussière de saute, des eczéma renouvelés, des liasses de billets de banque froissés, poisseux et identificateurs d'existence reconnue...

De petits personnages griffonnés à la hâte, parfois surmontés ou entourés d'épaisses raclures au crayon noir, imitent dans une drôle de sarabande dévoyée ressemblant à une transe de derrières en fête, un dessin animé proscrit par des arbitres de touche n'ayant rien compris au sens de la danse. Mais le dessin circule sur

le terrain entre les joueurs fatigués après l'orgie des compétences, de la rentabilité et des performances perforatrices. Le dessin se fige, s'arrondit et roule jusqu'à la ligne de but adverse...

D'un bout à l'autre de la toile, l'artiste dément et adulé et surpayé a griffé toutes les concrétions mouvantes, inventé de nouvelles crêtes discontinues, noires et émaillées d'épines cassées...

Les visages se sont enduits de lumière molle, les liasses de billets sur la toile n'ont qu'une épaisseur illusoire, mais les hiéroglyphes aux pattes de mouche semblent effectuer des transactions scélérates entre des territoires aux hachures irrégulières, circonscrits par des lignes provisoires...

La corrosion attaque la trame, des trous aux lèvres brûlées s'enfoncent dans la croûte primaire où des galeries se forment, telles des veines putrides qui finissent par éclater et répandre du sang noir ressurgi des entrailles de la croûte par de petits cratères charbonneux.

.... Il fallait, devant ce monde étalé comme un tableau raté, un regard libre, un regard régénéré, un regard qui ne soit pas celui d'un juge, d'une victime, d'un condamné, d'un profanateur ou d'un illuminé... Un regard différent de tous les autres regards...

Il fallait, par-delà et même à l'intérieur de toutes ces noirceurs, un drôle de coup de patte pour redessiner ces petits personnages, bleuir les hiéroglyphes aux pattes de mouche, reconstituer le puzzle des visages,

enluminer la toile, colorier les hachures, et surtout, « atmosphériser » tous ces petits bouts d'images éparpillés que l'artiste avait bien semé dans son ciel mais pas jetés sur la toile...

Là où il n'y avait que laideur, grisaille, indifférence, griffures, dureté et corrosion, était-il encore possible d'embellir, de pardonner, d'extraire de l'immaculé, et de circonscrire l'ensemble du tableau d'un regard aussi bleu que libre, au royaume d'un imaginaire suspendu par des fils de lumière au-dessus de la nuit ?

Arthur et Catherine

Elle se savait très belle et se régala de son visage, debout devant la glace de la salle de bains, humant ses intimités habillées de ses états d'âme, passées de sa déchirure à ses doigts... Sur ses cheveux, sur ses épaules nues, sur la trace humide de sa joie imprimée sur la glace, elle se gava de ce qu'elle ressentait du plus intime de son regard. Elle aurait voulu violer son regard, entrer dans son visage, jouir au plus profond de son âme et vibrer comme les ailes d'une mouche posée sur une goutte de sang.

Elle s'évanouit, de ce raid d'elle-même d'une violence inouïe... Il était là, il la soulevait, l'aidait à s'asseoir. Il était son frère adoré, moche comme un pou, avec des bajoues et des poches sous les yeux. Il ne bandait que dans les foulards et les écharpes mais sa sœur ne se ceignait jamais le cou ni les épaules d'une de ces flammes de soie qui le mettait en transes.

« Qu'as-tu, Catherine ?

– Rien, Arthur ».

La mouche, lourde dans la moiteur de la salle de bains, battait la vitre.

« Tu sens fort, Catherine !

– Ah, tu trouves, Arthur ? Et si ça plaisait à la mouche ? »

Elle regarda son frère. Elle ne connaissait pas de garçon aussi laid que lui. Sa laideur l'émouvait, elle était très gentille avec son frère.

La mouche se posa sur sa main. Elle ne la chassa pas, perçut son cheminement léger, presque électrique, jusqu'à l'extrémité de son index. La mouche s'arrêta, puis, comme assouvie et détendue après une faim prédatrice, elle s'envola et se lova dans un pli sur une chemise de nuit suspendue à la poignée de la fenêtre.

Elle but le regard de son frère comme elle venait de boire, tout à l'heure, le regard de ce vieil homme voûté et sale rencontré sur le trottoir d'en face. Ce regard lui plut : il était ce regard qu'elle inventait de l'autre, ce regard qui ne pouvait que rêver d'elle... Et plus ils étaient moches, timides, secrets, ces garçons dont elle inventait un regard décrassé, fou de joie, plus elle désirait ce rêve de l'autre qu'elle imaginait assoiffé de son visage et qu'une laideur gluante confinait dans une solitude dont elle souhaitait respirer l'intimité.

Mais Arthur ne rêvait pas de sa sœur. Il l'aimait tout simplement. La bandaison ne venait que dans les flammes de soie, douces et délicates comme des visages de petites filles. Mais la peau des visages de petites filles n'est pas une flamme de soie et Arthur le savait, le sentait jusqu'à la moelle de ses os lorsqu'il en caressait longuement les plis, l'étoffe, s'en pénétrait de cette « essence » dont il était si amoureux : l'essence d'une indéfinissable féminité.

Parce qu'elle inventait le regard d'Arthur, un regard rêvant d'elle, Catherine ne vivait que de ce regard inventé.

Parce qu'elle n'achetait jamais de foulard ou d'écharpe, Arthur se demandait bien, parfois, si le visage de sa sœur n'exploserait pas en lui de toute l'essence de cette indéfinissable féminité en flamme de soie nouée autour de son cou... Le jour où elle ferait cet achat dont il rêvait

Les deux rêves se croiseraient alors, se toucheraient sans s'être déclarés l'un et l'autre.

La meute

Ce mercredi 4 mai 2005 au château de Cheverny en Sologne, à 17heures comme tous les autres jours d'ailleurs, c'était le moment du déjeuner pour les toutous de la grande meute...

Il y avait bien là dans le chenil une cinquantaine d'animaux qui, de loin ou d'un regard d'ensemble, semblaient tous identiques. C'étaient des chiens courants de belle taille, de robes feu et neige sale. Rassemblés sur une terrasse pour la plupart d'entre eux, ou serrés les uns contre les autres sur les marches d'un escalier en face d'une grille pour les plus hardis de la meute, tous attendaient le « maître-chien » qui allait ouvrir la grille.

Dans la cour du chenil, bien alignés sur un même rang, les quartiers de viande avaient été jetés, formant un énorme bourrelet de carcasses et de chairs déchirées.

Bien que les chiens parussent tous identiques, lorsqu'on les regardait chacun d'entre eux en particulier, leur tête, leur regard, leur expression et leur comportement différaient assez nettement les uns des autres.

Une telle meute, même aussi compacte et constituant une troupe disciplinée, n'était-elle pas en réalité une somme d'individualités qui, une fois isolées en des lieux ou des situations en lesquelles elles

eussent pu se singulariser, n'auraient plus alors été l'un de ces éléments ordonnés d'une meute gouvernée ?

Ce désir de nourriture, exacerbé par les aboiements, les gesticulations et une tension générale parvenue à son paroxysme, ne semblait pas toutefois ressenti par les spectateurs avec l'acuité dont on se serait attendu. Sans doute parce qu'une chape d'autorité, de conditionnement et d'encadrement par les maîtres chiens pesait sur la meute de tout son poids.

D'ailleurs, lorsque le maître-chien et son assistant ouvrirent la grille de la cour, les animaux se précipitèrent, non pas tout de suite sur la nourriture tant désirée, mais devant le maître-chien, tels des chanteurs de brousse pour une chorale en pleine jungle.

En l'occurrence, le fouet du maître-chien faisait office de bâton de chef d'orchestre.

En ces instants de tension extrême, s'élevaient des clameurs que l'on eut pu prendre pour des chants de guerriers. Mais l'ordre attendu n'ayant encore point été donné, la meute ainsi tenue en respect se dressait tout entière telle une cohorte de soldats en armes prête à l'assaut.

Enfin le maître-chien d'un mouvement de bras à peine perceptible, puis s'écartant de sa position stratégique, donna le signal de la curée...

Aussitôt cessèrent les aboiements et, en un ballet agencé et cadencé, mais tournoyant, ponctué de grognements et de claquements de mâchoires, les bêtes

se saisirent chacune d'une pièce de viande ou d'une carcasse.

Je me demandais si chaque bête parviendrait à s'emparer d'un morceau et apaiserait sa faim. Mais j'observais le maître-chien qui évoluait, attentif au moindre incident, au beau milieu de la meute. Alors je vis bien que chaque chien avait pris part au festin et que nul ne demeurait à l'écart ou exclu, dépourvu de nourriture.

De cet énorme bourrelet de carcasses et de pièces de viande déchirées, en quelques instants il ne resta plus rien au sol. Pas même les os puisque ceux-ci furent broyés entre les puissantes mâchoires.

Ceux qui avaient pris les morceaux avec les os les plus volumineux furent les derniers des retardataires à rejoindre le gros de la meute déjà léchant chaque centimètre carré de la cour ou buvant goulûment au bassin alimenté par un puissant jet d'eau jailli d'un gros tuyau.

Une odeur animale de poil mouillé, d'humeurs fortes et de peau tannée régnait autour du chenil. Les bêtes rassasiées se léchaient entre elles et parfois se montraient les dents, se mordaient au museau ; une altercation bruyante survenait dans un face-à-face entre deux fauves... Mais l'emprise du maître-chien sur l'ensemble de la meute et sur les plus querelleux en particulier, tempérait la dureté du rapport de communication.

Les uns après les autres, les spectateurs, agglutinés devant la grande grille extérieure durant le repas de la meute, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les allées du parc... Il n'y avait plus rien à voir.

Le chien vert

C'était un chien vert trotinant auprès de sa chienne bleue depuis trente saisons...

Un chien vert, une chienne bleue, ça n'existe pas au pays des bergers et des bergères qui ne croient qu'aux toutous de toutes les couleurs de toutous... jamais bleues ou vertes.

Un chien vert n'est donc pas un chien à poils verts. C'est un chien dont les rêves ont verdi en traversant des saisons jaunes.

Une chienne bleue n'a pas, non plus, les poils bleus. C'est une chienne dont les rêves se sont éveillés dans le reflet du ciel sur les eaux de lac ou de rivière.

L'on disait de cette chienne bleue qu'elle était « chiante »... Parce qu'elle courait sans cesse après des pantoufles violettes et ne se mêlait jamais aux jeux de tous ces chiens de maison qui s'y connaissent si bien en marques de pantoufles, ou excellent en différentes manières d'ouvrir les portes...

La chienne bleue avait donc des rêves bleus. De ces rêves que l'on disait désuets et dont on se moquait en jappant à petits cris étouffés.

Et le chien vert dont les rêves avaient verdi en traversant les saisons jaunes, risquait parfois en assemblée de toutous frétilants de malice, quelques facéties qui généralement, passaient inaperçues ; ou

bien jetait d'intempestifs aboiements qu'il modulait et prolongeait jusqu'à ce que réponse s'ensuive...

Le chien vert et la chienne bleue habitaient une grande niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée.

Un chien vert et une chienne bleue dans une grande niche aussi éloignée des terrains de jeux, aussi perdue au milieu des champs, tout juste bonne à servir de niche de rendez-vous lors d'anniversaires turbulents de jeunes toutous citadins, ne sont pas des compagnons que l'on vénère et dont on se réjouit de la présence.

De plus ils sont « casse nonos », balourds dans leurs mouvements et répétitifs dans certains de leurs aboiements.

Le chien vert, en particulier, s'éternise en circonvolutions oiseuses, tournant et retournant autour du pot de soupe, exprimant ses émotions par des pirouettes ridicules qui ne retiennent l'attention d'aucun berger, d'aucune bergère.

L'on eût cru leur garde-manger en une cache sous le plancher de la niche, emplie de gros os et de provisions. Mais à dire vrai, tout avait été bouffé dans les saisons traversées et il n'y avait plus guère l'ombre d'un pécule sous le plancher ! Ne demeurait sous le grand ciel que la niche à la peinture écaillée et à la toiture gondolée...

La « cache » cependant, était emplie de rêves verts poussés au milieu des longues saisons jaunes, et des

souvenirs de rêves bleus dentelés comme de petits bouts de ciel frangés au milieu de grands nuages gris.

Et les épis des rêves verts, si nombreux, jamais pris entre les doigts, dormiront sous le plancher de la grande niche jusqu'à ce qu'un autre chien vert ou une autre chienne bleue d'une autre génération, vienne un jour surprendre ces épis dans une germination inattendue.

L'on saura alors qu'il y eut jadis un chien vert et une chienne bleue...

Et que les bergers et bergères de ce temps-là ne faisaient que passer devant la grande niche du milieu des champs...

Ces épis de rêves verts n'étaient que poussière... Pensaient sans doute la jolie bergère et son beau berger.

Solitudes...

Il balançait entre la légitime et l'occasionnelle, chaussait du 42, aimait les chats et les cocktails glacés... Il n'était pas plus con qu'un autre. C'était un homme seul...

La légitime ne savait pas qu'il balançait, son homme qui chaussait du 42 ; elle ne portait jamais de pantalon, aimait les haricots verts et les frites bouillantes. Elle n'était pas plus belle qu'une autre. C'était une femme seule...

Il fauchait les billes de ses copains, portait toujours des salopettes rapiécées. Pendant que ses vieux pontifiaient, baisaient ou s'engueulaient, il piochait dans le frigo, perçait les cubes de lait, se sifflait des mini soupes et des cocas... Il n'était pas plus tarte qu'un autre. C'était un gosse tout seul...

Il faisait enrager les bonnes sœurs de l'hospice, avait une jambe de bois, cachait ses litrons de rouge dans son placard, racontait sa jeunesse, assis sur un banc devant le réfectoire des petites vieilles... Il aimait encore se tripoter le zizi... Il n'était pas plus crapi qu'un autre. C'était un vieux pépère bien seul...

On fait l'interminable addition de toutes ces solitudes...

Les déserts grouillent dans le ciel...

... Et les auréoles constellent les slips...

Chambre 17 un jeudi après midi...

Mademoiselle l'institutrice aux jolies lunettes sortit de la chambre 17 de l'hôtel de la Poste, en cette fin d'après midi d'avril, et se dirigea vers la gare où l'attendait son ami...

Mademoiselle sans maquillage, mademoiselle bien imperdée aux jolies gambettes, mademoiselle l'intellectuelle aux sages folies, mademoiselle très gentille et très bien vue dans le voisinage... qui venait de passer un petit bout d'après midi derrière des volets clos...

Cette élégante et agréable silhouette féminine allait bientôt rejoindre une silhouette masculine qui, à l'heure présente se mouvait sur le quai d'une gare...

Le grand garçon efflanqué serré dans son long K-way bleu foncé, suffoquant de bonheur en descendant du wagon, dans un quart d'heure tout au plus, enlacerait, fou de bien être, son amie, aurait le goût de sa salive sur ses lèvres, s'enivrerait de l'odeur de sa peau sur sa nuque. Il sentirait tout son être, tout son grands corps à peine sorti de l'adolescence, parcouru de craquements ; puis elle l'embrasserait très doucement, il monterait dans la voiture, suivant d'un œil ravi le mouvement des jambes de la jeune femme, s'émerveillerait une fois de plus, de son accueil, de sa simplicité et de sa gentillesse... Enfin... Il y croirait vraiment !

Cette fille qu'il fréquentait depuis quelques mois, était sa foi, son bonheur tout neuf, sa certitude, sa joie de vivre, son espérance...

Aurait-il pu imaginer, ce jeune homme, ce qui venait de se passer, chambre 17 à l'hôtel de la Poste, ce jeudi après midi d'avril, les volets clos ?

Qui l'eût cru, d'ailleurs ?

Mademoiselle l'institutrice comme dans un livre de la collection Harlequin, mademoiselle chic et tendre comme un rêve bleu éclaboussé de soleil, qu'avait-elle fait, chambre 17 à l'hôtel de la Poste ?

Un cri fou, un cri rauque, un cri brut et déchiré avait jailli de sa gorge. Le cri d'une jouissance démentielle sauvagement assouvie contre tout ce qui est trop sage dans une vie de jeune femme « bien rangée » ; contre cette insoutenable fragilité d'une existence en perpétuel ballottage... Et, de cette faim animale, vertigineuse, elle s'était profondément plue, éclatée, chavirée tout habillée sous le corps d'un gros gaillard, un rustaud de la dernière espèce qu'elle n'aimerait jamais d'amour, qui n'avait pas même ôté ses bottes, rotait et sentait mauvais...

Elle avait déversé dans les poils de cette bête humaine, toute sa délicatesse, tout son chic, toute sa fragilité... Et ses lèvres aussi tendres que des pétales de rose avaient d'abord effleuré, et ensuite embrassé, mordu, sucé l'énorme sexe de l'homme...

Les deux silhouettes, l'une féminine et l'autre masculine, dans le hall de la gare, se rapprochèrent et se fondirent en une seule silhouette...

Le rêve lui, ce rêve fou, ce rêve absolu, ce rêve qui exclue tout ce qui pourrait le salir ou le faire disparaître, durerait toujours : le jeune homme s'était déjà bardé de toutes les certitudes confortables et sécurisantes de son rêve...

Le rêve fou, le rêve sur disque dur, le rêve raide, le rêve contre ce qui se doit et se fait, le rêve sacrilège, le rêve qui donne le vertige, le rêve qui nous arrache des râles, le rêve absurde, le rêve bleu avec des taches rouges, le rêve qui déconcerte, le rêve fracture ouverte de nos raisons blessées, le rêve « vérité historique » de notre moi profond, le rêve « contre vérité » de nos vérités en béton armé, le rêve que nos mensonges au grand jour ne peuvent éteindre... C'est de ce rêve-là que nous rêvons les yeux ouverts, et c'est à cause de ce rêve-là que nous tachons nos draps, la nuit, que nous faisons tous ces choix irréfléchis... Des choix qui n'en sont presque plus tant ils nous ont été imposés... Comme pour se moquer de notre âme bleue...

L'enfant que la vie décevra, et l'enfant qui « saura nager »...

Voici Pierre et Jean, deux enfants qui écrivent une lettre au Père Noël...

Et voici la lettre de Pierre, qui, lorsqu'il deviendra grand, se fera bouffer tout cru à cause de son cœur grand comme un cosmos et de l'innocence qu'il portera en lui... Mais il est encore tout petit, Pierre, et il ne sait pas la dureté du monde, il ne sait pas l'innocence blessée car son papa et sa maman, son tonton et sa tati, et tous les bons voisins, et la maîtresse de la maternelle... sont très gentils avec lui.

« Quand tu descendras chez moi, cher papa Noël, j'aimerais que tu souffles dans mes souliers pour que ça me fasse bien chaud à mes petits petons jusque dans le cœur. Quand je serai grand, je veux avoir plein de bisous dans les mains, beaucoup de papas et de mamans, tout plein de frères et de sœurs. J'écirai des livres et je chanterai des chansons pour tous les malheureux de tous les pays... Et même si tu ne m'écoutes pas, cher papa Noël, je te fais une grosse bise »...

Et voici la lettre de Jean, qui, lorsqu'il deviendra grand, saura nager, ne se fera pas bouffer tout cru, aura bien pigé la combine, gagnera les prix...

« Papa Noël, je veux une grande auto ilectric qui fait boum/boum/zing/crac, et un grand dada en peluche

d'au moins 2 mètres de haut pour épater les copains. Quand je serai grand je veux avoir beaucoup d'argent et de copains. Je promènerai les filles dans une belle auto de course décapotable, j'irai en boîte tout l'été et tous les samedis. Je veux aussi être beau et fort comme un taureau, savoir jacter comme les vedettes de la Télé, et être un as de la drague, mettre plein d'olives dans le trou de bale des nanas. J'espère que tu vas m'écouter, papa Noël ! Aboule la grande auto ilectric et le dada en peluche de 2 mètres ! Sinon je te course, je te coince dans une ruelle sombre et je te fais une tête au carré ! »...

... Bien des années plus tard...

Jean, le « dur des durs » le nabab de la Cité, n'avait pas « réussi à l'école »... Mais il avait trouvé la bonne combine...

Oui, les filles, il en avait à gogo, même qu'il ne savait plus quoi en faire... L'auto ilectric était devenue un énorme module d'intervention aux commandes électroniques, qui coupait comme dans du beurre les foules de chômeurs en colère sur les places publiques.

Cela se termina en 2091 dans une maison de retraite médicalisée, un jour que le thermomètre, en plein mois d'Août, marquait 42 degrés à l'ombre sous le grand catalpa du jardin de la maison de retraite... Alors que dans les maisons du « Grand Voyage des Anciens », l'on y mourait en douceur par fournées incessantes d'aspirants au « suicide accompagné » dans des salles « funéro-vidéo-musicales »... Jean, de toute évidence « non aspirant au suicide » et bien

installé dans une maison « pas comme les autres », mourut d'une crise cardiaque, par 42 degrés à l'ombre sous le catalpa, à l'âge de 101 ans...

Pierre, le poète au cœur tendre, qui n'avait cependant jamais gagné de prix parce qu'il eût fallu pour cela qu'il se conforme à bien de procédures et qu'il se dote d'indispensables outils de communication... avait lui, bien « réussi à l'école », était entré au CNRS, s'était marié par amour... Le souffle chaud dans les souliers s'était mué au fil des ans, en un vent d'enthousiasme s'engouffrant dans toutes les impasses de la vie mais se heurtant aux volets fermés et ne parvenant jamais à renverser les poubelles pleines vissées au trottoir...

Cela se termina en 2048, un jour très sec et très froid de février, dans les douches d'un établissement pénitencier, au bout d'un drap tordu.

Pierre s'était pendu parce qu'il avait appris qu'il était cocu... Pourtant, il serait sorti le lendemain matin, ayant fini de purger sa peine... Pour un meurtre dont on l'avait accusé mais qu'il n'avait pas commis.

[Juillet 2106... Lu dans le carnet tombé du sac à dos d'un auto-stoppeur, et ramassé par un pèlerin du chemin de Nicolas au milieu de la cour d'une « maison des Itinérants »...]

Trou de bale

Est-ce rond et profond, un trou de bale sur la planète des Zintélos ?

Est-ce que ça pète en musique sans pestilence... Ou tout étouffé en un silence longuement écrasé et sillageant tout du long d'une nuée de touristes venus des quatre coins du ciel... pour n'avoir pas à dire qu'ici, sur la planète des Zintélos, un trou de bale c'est aussi moche qu'une vieille planète criblée de cratères puants ?

Les Mahoutones, par exemple, venus de toutes ces planètes peuplées d'Hotomates et de Formatets, ont le trou de bale perclus de rhumatismes sphinctoraux, et pètent tous en une même musique universellement syncopée.

Mais les Mahoutones ne viennent pas sur la planète des Zintélos... Non pas parce qu'ils ne savent humer la pète nuageant du trou de bale des Zintélos, mais parce que le trou de bale des Zintélos, plus précisément, a exclu du Grand Concert Général la Symphonie Sphinctorale des Mahoutones...

Mais il y a, dans le vaste ciel, dans les nuées de touristes venus de galaxies lointaines ou marginales... les Kahouchones, qui rotent aigu et crachent bleu ; les mangeurs de sexe ; les interdits de séjour dans au moins dix Systèmes ; les Chancre-Huants de la galaxie des Pesticides ; et toute cette faune d'humanoïdes,

zintéloïdes ou mahoutoïdes désœuvrés, désaxés, désabusés, suçant l'instant karma sur des pelouses lumineuses dans les nirvanas clôturés des Planètes Autorisées.

... Un trou de bale sur la planète des Zintélos, ça veut pas passer inaperçu. Même si ça loufe un vent de fayots cuits à l'eau... Et si par hasard ça vous claque au museau, c'est pour vous rappeler que vous n'êtes qu'un Mahoutone, un Kahouchone, ou un Chancre-Huant... Autorisé !

Paysage des Landes... En Chalosse.

Un Christ de plâtre ou de terre cuite sur sa croix de pierre, nu, rose et craquelé, couronné de ronces desséchées, à la poitrine percée d'une plaie aux lèvres éclatées... Entre deux villages Landais à la croisée d'une route et d'un chemin.

Et derrière ce Christ vieilli, usé ; s'étire à perte de vue jusqu'à l'Adour, jusqu'aux collines de Montfort et de Mugron, un immense champ de maïs qui, à cette période de l'année au mois de juin, vire en quelques jours à peine du brun chaud de la terre au vert tendre des jeunes pousses...

Les gros engins agricoles aux longues dents cisailantes et au ventre-coffre bourdonnant, ne sillonneront cette immensité qu'en octobre, alors que les épis mûris se balanceront à hauteur d'homme sous le soleil d'automne. Et les épis seront avalés, le grain sera déversé dans le ventre de la grosse bête mécanique au long cou rouge... Il ne restera plus de ce champ immense qu'une vaste cicatrice rectangulaire hérissée de milliers de grosses épines cassées ; et rayée en profondeur aux passages des roues des engins.

Et dans cette cicatrice démesurée renaîtront au printemps suivant les jeunes pousses vertes à l'infini.

Aujourd'hui en ce début de juin, poudroie de lumière un ciel d'été traversé d'une longue trace blanche, silencieuse et lointaine : c'est un grand ver

aérien qui propulse le point de lumière de sa tête de comète argentée en avant, vers ces profondeurs du ciel inaccessibles au regard humain.

Tout près du Christ rose et craquelé, au bord de la petite route reliant les villages de Vic-d'Auribat et de Saint-Jean-de-Lier, s'élèvent deux entonnoirs géants accolés à un hangar aussi haut qu'une église.

Vingt ans plus tôt sur cette route qu'en vélo je parcourais... Tout comme aujourd'hui d'ailleurs ; s'étendait une forêt de pins, et les champs de maïs alors, dispersés aux alentours, n'étaient que des parcelles bordées de haies.

Et le Christ rose sur sa croix de pierre était planté sur un talus, et deux chemins de terre se rejoignaient ici même où je m'arrêtais, non pas pour dire quelque prière mais pour un petit pipi...

Encore vingt ans de plus au-delà de ce jour de juin en l'an de grâce 2007... Et quelle sera alors la couleur du ciel, quels engins traverseront et le ciel et la terre, et que poussera-t-il dans le champ jusqu'à l'horizon ?

Le Christ rose et craquelé sur sa croix de pierre sera-t-il là encore ?

... Peut-être un abri de bus tout tagué ou couvert d'affiches publicitaires, en bordure d'un grand lotissement ruralement urbanisé...

Les Sarkaliomariens

C'étaient de grands vautours mutants aux cous rouges déplumés recouverts de lambeaux de chair violette en putréfaction, avec de longs becs crochus et coupants, des serres tentaculaires aux griffes pointues et recourbées...

Leur envergure était telle, que lorsqu'ils volaient par les rues de la ville, les extrémités de leurs ailes noires raclaient les fenêtres des immeubles.

Les fientes puantes qu'ils déposaient sur les trottoirs, dans la rue, sur le bord des fenêtres et devant la porte des maisons, avaient un pouvoir redoutable : elles se collaient aux semelles des gens, scellaient portes et fenêtres et même, soudaient lèvres et paupières, bouchaient les oreilles en tombant lourdement sur les gens... De telle sorte que les gens ne pouvaient plus se parler, se voir, s'écouter entre eux... D'autant plus que ces vautours mutants, les Sarkaliomariens, fientaient à dessein en des lieux très fréquentés.

Mais il y avait pire encore...

Dotés d'une glande gélatineuse située en dessous de leur bec, ces Sarkaliomariens projetaient dans l'air ambiant un fluide paralysant qui fermait les fenêtres des belles âmes et des beaux esprits.

Ne s'étant point fédérés à l'Union Majoritaire de la Nouvelle Pensée Unique Invertébrée Glamourisante

Fricolisée Peopolisée Sacralisée Médiatisée ; ces belles âmes (du moins certaines d'entre elles) étaient devenues fort gênantes, au pays nouvellement envahi par ces Sarkaliomariens refondateurs d'une Pensée qui jusqu'alors n'avait cependant pensé que dans un seul sens.

Ils nichaient tous, ces Sarkaliomariens, sous les charpentes des bâtiments officiels, entre autres celui du Ministère de l'Intérieur, celui de l'Information et de l'Audiovisuel...

Des raids de plus en plus fréquents, en incursions bien ciblées de formations planantes, froissantes et couchantes, dispersèrent les uns après les autres toutes ces familles de belles âmes et de beaux esprits non ralliés à la Nouvelle Pensée Unique.

Alors la Résistance s'organisa, les belles âmes et les beaux esprits se rendirent dans les galeries du Web catacombique, hackèrent le fluide des Sarkaliomariens, inventèrent un solvant qui décolla les semelles des gens, prises dans la fiente des Sarkaliomariens.

Ils n'étaient... Ils n'avaient été que de grands vautours mutants, ces Sarkaliomariens...

Les belles âmes et les beaux esprits ne mutent pas : ils évoluent vers ce qui les élève encore... Sans jamais changer ni d'ailes, ni de bec, ni de regard...

Le Dragorek

L'enfant tout nu, tout seul, sans papiers, sans argent et sans maison, avait cependant un pouvoir magique, un pouvoir terrifiant, un pouvoir absolu, un pouvoir définitif...

Il avait le « Dragorek » !

S'il ramassait un caillou et le pressait entre ses doigts, avec la seule force de son esprit, il mettait en marche l'énergie des étoiles : l'explosion, la création, l'anéantissement, étaient au bout de ses doigts.

L'homme riche, savant et connu, qui avait la Connaissance, l'expérience, et dont le pouvoir était immense dans le monde à cause de son influence, de sa notoriété, de sa fortune, de son intelligence et de sa générosité, rencontra l'enfant à la sortie d'une grande conférence entre plusieurs nations très puissantes, sur l'utilisation des principales ressources énergétiques de la planète.

L'homme riche et influent connaissait le pouvoir de l'enfant, et il lui dit ceci, alors qu'il venait à peine de sortir de la salle de conférence :

« La conférence n'a pas abouti ! Je suis très déçu ! J'avais pourtant investi toute ma fortune dans le projet que je leur ai présenté, et cela n'a servi à rien ! Il y a trop longtemps que l'on débat, que l'on présente des projets, mais rien ne change, l'on ne cesse de promettre, mais nous en sommes toujours au même

point. Je suis désespéré ! Toi, qui as le pouvoir du « Dragorek », fait l'explosion, totale, définitive ! »

Mais l'enfant répondit :

« Non, je n'utiliserai pas le pouvoir du « Dragorek » ! L'Homme est libre, ici ou ailleurs, responsable... Il doit lui-même choisir son destin, il doit assumer même s'il ne mesure pas toujours les conséquences de ce qu'il fait dans le monde où il vit.

Sur cette planète, sur chaque monde habité, l'expérience est un chemin le long duquel avancent et évoluent les êtres. Et cette expérience se fait pas après pas, choix après choix... N'y a-t-il pas un pouvoir encore plus grand... Dans la non-utilisation du pouvoir que l'on a ? »

Cœur ou cuisse... de feu ou de glace...

La belle fille au coeur de glace et aux cuisses de feu ne trouva ni mari, ni amant, ni galant... Elle eut juste quelques échauffements salutaires et « hygiéniques » entre deux portes, de-ci, de-là, et vieillit avec son coeur de glace, ses cuisses de feu se ridant et pour finir, se mouillant dans une incontinence de vieille, très vieille demoiselle de maison de retraite...

La moche fille au coeur de feu et dont les cuisses étaient aussi de feu, dut se rabattre sur les plus belles carottes du marché et pester sa vie durant contre l'injustice du monde...

Il ne sert de rien d'être beau si l'on a le coeur de glace ou de pierre...

Quant aux cuisses de feu sans le joli minois ou la taille svelte, cela fait bien du dépit... Et des rêves mouillés qui finissent en déambulateur dans le grand salon d'une maison de retraite, puis s'effacent au dernier souffle de vie sans que jamais personne, aucun mari, aucun amant, aucun galant n'y ait peut-être une seule fois, mis le doigt dedans, dans ces rêves-là...

Le vieux routard

C'était un vieux routard... Enfin, pas si vieux que cela, tout de même ! Puisqu'il était âgé d'une cinquantaine d'années et que son poil n'avait pas encore blanchi...

Mais il était laid, seul, un peu difforme, doté d'un « petit ventroun » bien bombé. Et de surcroît balourd, peu dégourdi, ne sachant rien faire de ses dix doigts, ni de sa tête d'ailleurs...

Il vadrouillait sur sa mobylette par tous les temps, aux quatre saisons, tirant en remorque sa carriole le long des routes du pays.

Traînant cahin-caha son matériel de camping, son énorme balluchon, le tout bien fixé sur la remorque et sur le porte-bagages, il parcourait environ une centaine de kilomètres chaque jour, séjournait quelque temps aux abords d'une petite ville.

Au plus fort de la mauvaise saison, il avait cependant un abri plus sûr qu'une toile de tente. Il louait en effet à l'année, pour un prix très modeste, une chambre sordide dans un hôtel pouilleux du 18^e arrondissement à Paris.

Sa vie n'était que vagabondages, randonnées solitaires, errances plus ou moins longues et lointaines, sans but précis...

L'essentiel de ses revenus consistait en une petite rente de 750 euro par mois, virée sur son livret de caisse d'épargne, rente lui provenant de la réalisation d'un héritage suffisamment important pour qu'il puisse en jouir sa vie durant...

Une petite vie, des ambitions très chiches, sans femme, sans amis, sans relations, une longue suite de jours assemblés, concassés, dilués dans une médiocrité désespérante. Popotes au petit bonheur, petits graillous bon marché dans des restos miteux, fringues élimées, petits ballons de gros rouge, petites clopes, petits roudillons... Et hop ! En piste sur la mobylette, tirant la carriole, direction la Bretagne, la Côte d'Azur, le Bordelais, le massif central ou la Bourgogne...

Un matin de juillet, il mit le cap sur Bordeaux, empruntant des routes secondaires, par le Limousin, venant de l'Est de la France. Il projetait de passer par Bordeaux, afin de revoir des amis de sa famille chez lesquels il n'était plus venu depuis une vingtaine d'années.

Les amis de ses parents étant des gens assez « collet monté » d'après ses souvenirs, il fit halte, la veille, dans un hôtel convenable, prit un bain, changea de vêtements, choisit ce qu'il tenait de plus « présentable ».

Et le lendemain donc, il fit son entrée dans Bordeaux et retrouva, assez facilement, l'immeuble en lequel demeuraient les amis de ses parents... Qui furent ravis de l'accueillir.

Ces gens n'occupaient qu'un petit appartement, dans ce bel immeuble du quartier du Grand Théâtre. Mais ils possédaient un autre appartement beaucoup plus vaste, loué à un jeune couple. Le plus naturellement du monde, en toute confiance, les vieux amis proposèrent à Gabriel, notre « grand baroudeur », de séjourner quelques jours, ou même le temps qu'il lui plairait, dans le vaste appartement du jeune couple, donnant, au premier étage, sur la place des Quinconces.

« Le jeune couple » dit le monsieur, « vient de partir en vacances et ne rentre que le 1er Août. Si tu veux rester à Bordeaux, te reposer de ta vie de nomade, n'hésite pas, je te laisse une clef de l'appartement ».

Enchanté par cette proposition, Gabriel accepta et dit à ses amis qu'il reviendrait pour rendre la clef avant de quitter Bordeaux, et qu'entre temps, il ne manquerait pas de les revoir et leur offrait, d'ailleurs, de les inviter dans un bon restaurant...

C'était un appartement dans une très belle résidence, au premier étage d'un immeuble cossu. À la vue de la porte d'entrée, Gabriel fut vivement impressionné : l'on aurait dit la porte blindée du coffre principal d'une banque de luxe, deux grosses poignées ciselées, dorées, une serrure ultra sophistiquée. Cette porte mesurait bien deux mètres de large.

Tout de même, se dit-il, quel appartement cela doit être ! C'est que je ne suis pas du tout habitué à crêcher en des endroits pareils ! Du coup j'hésite, je n'ose pas pénétrer là-dedans !

C'est alors que, brusquement, une idée démentielle lui traversa l'esprit... Une de ces idées qui jaillissent des « bas-fonds » de ce que l'on couve en soi depuis l'adolescence. Et cette idée se précisa, s'intensifia, s'imposa, enfla démesurément et lui dévora la tête. Une émotion le traversa tout entier, là, sur le palier... Il en était tout tremblant, tout suffoquant...

Il venait de penser aux vêtements, aux robes, aux dessous de la jeune femme : sûrement que dans les penderies, sur les étagères des placards, dans les armoires, devaient s'y trouver de fort jolis effets, très seyants, très chics...

Alors sa main fébrile chercha la clef dans la poche de son pantalon, puis il ouvrit et entra...

Les amis de sa famille l'avaient prévenu : dans cet appartement, il serait tranquille. Au premier étage, tous étaient partis en vacances ; au dessus, au dessous, il ne s'y trouvait personne.

Effectivement dans le vestibule tout capitonné de moquette, les deux battants d'un vestiaire, légèrement écartés, laissaient entrevoir la manche d'un imperméable.

Gabriel s'approcha vivement, déjà ému, râlant doucement, ouvrit le vestiaire et vit trois imperméables de très bonne coupe, des robes ravissantes... Il se faufila entre les étoffes, se déculotta, se mit tout nu, et là, debout, entre les robes qu'il froissait avec fièvre dans ses doigts, tremblant, défaillant de désir et de bien être, il se frotta, hurla sa joie, saliva ; son membre dur

comme l'acier s'agitait contre les imperméables, les robes, les manteaux légers ; très vite il sentit sur le bout de son membre cette humidité caractéristique qui annonce la montée du sperme... Puis, dans un cri rauque, au bout de l'inconscience, il exulta, trois longs jets saccadés fusèrent de son membre tendu à l'extrême, le sperme gicla très haut, jusque par-dessus la barre soutenant les vêtements.

Soulagé, tremblant, suffoquant encore, il s'allongea sur la moquette et demeura ainsi, longuement, apaisé, les yeux grand ouverts...

Le lendemain matin, avant même de déjeuner et de se laver, dans ses odeurs de la nuit, ébouriffé mais son membre dressé, il se dirigea vers la penderie, se saisit d'un imperméable, celui qui avait la meilleure coupe, le plus chic, le plus agréable au toucher ; et le plaça sur le drap du lit conjugal défait, l'arrangea presque de la même façon que l'une de ces adorables créations exposées en vitrine ; il se saisit également d'une robe d'été qui l'avait littéralement chaviré, et avec la robe, il jeta sur le lit une fine écharpe de soie... Longuement, il contempla tout ce qu'il venait de disposer sur le lit... Il hoquetait, bavait, râlait, criait tout ce qui lui passait par la tête, puis, n'en pouvant plus de bien être, il s'élança en rugissant sur le lit, se roulant dans l'imperméable, faisant glisser doucement la petite écharpe contre son membre dur et humide, se vautra, tantôt sur la robe, tantôt sur l'imperméable, labourant les deux vêtements de son sexe.

Un moment, dans cette fête solitaire et démentielle, au plus fort des craquements du sommier, il réalisa qu'il allait tacher de sperme les vêtements de la jeune femme. Alors il se dit « Je pourrais mettre une serviette pour protéger, mais tant pis ! C'est trop chic, c'est trop délirant, je vais jusqu'au bout, sans aucune gêne... Par la suite, je trouverai bien un produit nettoyant qui fera disparaître les taches ».

Lorsqu'il se releva, il vit le sperme qui coulait le long de l'imperméable, depuis la ceinture jusque sur le plancher. Cela l'excita follement : il eut aussitôt une deuxième érection et s'abîma de nouveau.

Décidément, cet appartement pour lui tout seul, jusqu'à la fin du mois de juillet, c'était une occasion extraordinaire !

Trois semaines durant, chaque jour, il se régala de tout le vestiaire et de toute la lingerie de la jeune femme, et tout y passa : les robes, les chemises de nuit, les dessous, avec lesquels il s'enfouissait dans le sommeil. Et même les lunettes, les petites écharpes, les sacs à main et les chaussures fines. Seuls, les manteaux de fourrure et les pantalons furent épargnés par ses fantasmes, car il n'aimait ni les fourrures ni les pantalons...

Ainsi réalisa-t-il son rêve le plus fou, celui qui depuis son enfance ne cessait de le hanter, de l'habiter, de se tordre en lui : pénétrer, anonyme, solitaire, dans l'intimité d'une jeune femme très chic... Et là, dans ce bel appartement, rideaux tirés, sur le lit conjugal

même, sur les épaisses moquettes, il se fit de longues, exultantes, décrassantes fêtes érotiques...

Il aperçut la jeune femme en photo, dans un grand cadre posé sur une commode : ce qu'elle était chic, ce qu'elle était belle ! Il l'imagina, nue sous sa plus jolie robe, dansant dans le salon, balançant ses jambes, perçut le mouvement de ses talons, il eut très envie de la serrer contre lui et de l'étreindre, debout, totalement planté, éclaté en elle, lui mordant le cou, les cheveux et les lèvres, sentant son corps frémir sous l'étoffe... Il se masturba devant la photo, la prit sur ses cuisses et explosa de soulagement, un jet de sperme giclant sur le verre du cadre.

Il lui vint l'idée de rechercher le négatif de la photo, afin de la faire développer en plus grand format.

Au bout de trois bonnes heures d'investigations, il finit par le trouver, dans un carton parmi diverses pochettes de photos et autres négatifs. Cette recherche l'avait épuisé nerveusement, il avait fouillé partout, fébrile, le coeur battant, dans les tiroirs, le débarras, les armoires, et les placards... Aussi lorsqu'il découvrit le négatif, il éprouva un immense soulagement. D'autant plus qu'il venait de pénétrer dans une petite pièce tout spécialement aménagée par la jeune femme, vraisemblablement pour des travaux de couture... Là, un mannequin identique à ceux que l'on peut voir dans les vitrines des boutiques de prêt à porter, se trouvait au milieu de la pièce. Un mannequin qui « faisait très vrai », avec un visage, des yeux, une coiffure, le galbe parfait des jambes...

D'une robe très chic, Gabriel habilla le mannequin, mit une écharpe autour de son cou, qu'il noua comme une cravate, chaussa les pieds menus de souliers à talons, puis, arrangea sur les épaules du mannequin, tour à tour un manteau léger, entrouvert ; un imperméable le col relevé et la ceinture relâchée dans le dos... Il brancha la chaîne stéréo dans le salon et sélectionna un morceau de jazz, vérifia si les rideaux étaient bien tirés à la fenêtre ; et là, au milieu de l'après midi, dans la clarté diffuse du jour derrière les rideaux sombres, il eut la plus grande joie, et la plus profonde ivresse de sa vie... En se jetant sur le mannequin, il lui fit perdre l'équilibre. Dans la chute, un vase, à proximité, fut précipité au sol et se brisa...

Ce dont il se régala le plus, c'était de se vautrer sur les jolis effets, avec sur lui la poussière des routes, la sueur de ses journées, les odeurs de sa solitude. C'est pourquoi il se lava peu, s'accommodant d'une crasse qui le mettait particulièrement à l'aise lors de ses orgasmes fous... En outre, il aimait aussi se jeter sur les vêtements de la jeune femme étendus sur le drap du lit, et sentir l'agréable fermeté du matelas et du sommier qu'il assimilait à un corps jeune et frais...

Une nuit, il fit un rêve qui le brisa, mais dont il tira, à son éveil, une indicible jouissance... Puis, un grand chagrin...

Il se vit dans une chambre d'hôpital, paralysé des deux jambes, et en observation à la suite d'un malaise cardiaque. Une aide soignante venait de le lever afin de l'asseoir sur le fauteuil d'aisance. Il n'avait pas été à la

selle depuis trois jours, en fait, depuis son admission au service des urgences...

Cela faisait bien un quart d'heure qu'il se tenait là, assis sur le fauteuil mais rien ne venait, quoique l'envie se manifestât...

« Monsieur », lui dit l'aide soignante, « vous avez une visite ».

Et c'est tout juste si Gabriel put se saisir en l'arrachant d'un geste brusque, de la couverture du lit qu'il jeta devant ses jambes, formant ainsi comme un paravent cachant le fauteuil afin que son visiteur ne puisse s'apercevoir que le fauteuil était d'aisance...

Alors entra la jeune femme, toute belle, toute souriante, vêtue de son ravissant imperméable. Elle lui dit bonjour, le regarda et sa main déjà, s'avancait vers lui comme pour une caresse. La jeune femme approcha son visage et l'embrassa très doucement sur les lèvres...

À ce moment-là, Gabriel sentit la pression exercée par ses boyaux, voulut se retenir et ne le put... Il était rouge de confusion, se sentit terriblement humilié, et misérable... Alors qu'il venait de déféquer, son sexe s'était gonflé, il eut un soubresaut et sentit qu'il jouissait...

Il s'éveilla en larmes et le sexe tout dur. Et se précipita vers la penderie, enleva de son cintre l'imperméable de la jeune femme, courut aux toilettes, s'assit sur la cuvette, le vêtement entre ses cuisses. Une envie pressante venait de le saisir, et, comme dans le

rêve, il était malade, paralysé des deux jambes et assis sur le fauteuil d'aisance...

Dans une effroyable et bruyante explosion de boyaux, il macula en l'étoilant, toute la cuvette des WC. Et alors qu'il ne s'était pas encore essuyé et qu'il n'avait pas tiré la chasse, il serrait le vêtement de la jeune femme entre ses cuisses, portait le col et la manche à ses lèvres, pétrissait entre ses doigts la ceinture, frottait son sexe dur et tendu à l'extrême sur l'une des poches latérales du vêtement, hurla comme une bête et s'abîma dans une jouissance inouïe...

Puis il s'essuya, tira la chasse, rangea le vêtement dans la penderie, se recoucha... Mais il ne put se rendormir. La tête enfouie dans l'oreiller, il sanglota comme un enfant jusqu'aux premières lueurs du jour parce que jamais, de toute sa vie durant, il ne s'était senti aussi seul et aussi misérable.

Un autre moment, très intense, en lequel il perdit tout bonnement conscience, fut lorsqu'il découvrit au sous-sol de l'immeuble, dans l'un des boxes de garage, la jolie voiture blanche encore immatriculée WW de la jeune femme.

Le couple parti en vacances avec l'autre voiture, avait laissé celle-ci, toute neuve, dans le box. À l'intérieur de la voiture, le parfum très discret et très agréable de la jeune femme emplissait l'habitacle. Très vite, Gabriel remonta, prit une robe, redescendit, s'installa au volant de la voiture, entièrement nu. Longuement, haletant de régal, il fit glisser la robe entre ses cuisses, s'agitant sur le siège, s'agrippant au

volant, les yeux sortis de sa tête, salivant, bandant, exultant, criant des insanités, ivre de jouissance... De longs jets convulsifs éclaboussèrent le pare brise, le tableau de bord et la robe. Il eut un hoquet, un rictus effroyable, à l'instant précis de son orgasme.

Lorsqu'il reprit conscience, il eut l'impression de sortir d'un rêve, se rhabilla et remonta dans l'appartement.

Et se fut bientôt la fin de ce séjour, le bout de ce rêve fou... Le jeune couple allait revenir, l'errance reprendrait, dans une suite ininterrompue d'émotions médiocres, de petits grailous et de petits roupillons sous la tente ; puis le retour dans la piaule sordide de l'hôtel parisien. Il fallait donc à tout prix, parvenir à effacer toutes les traces, et emporter quelque chose d'ici, mettre dans le balluchon, un éclat de ce rêve... Les taches cependant, n'étaient pas si nombreuses que l'on eût pu le croire : Gabriel avait pris soin d'utiliser un chiffon doux afin de ne pas maculer à chaque fois, les tissus... Il faut dire que de telles taches sont tenaces et que même après lavage et frottement à la brosse, apparaît inévitablement une auréole... C'est lorsqu'il se jetait sur le lit, l'imperméable et la robe étalés, qu'il exultait, électrisé et vrillé de plaisir par la fermeté et la souplesse du matelas ; et aussi lorsqu'il étreignait le mannequin tout habillé, dans la petite pièce intime ; qu'il « allait jusqu'au bout » sans le chiffon protecteur, éclaboussant le vêtement... En ces moments-là en effet, il ressentait une envie absolue, incontrôlable, de se « laisser aller » jusqu'au bout...

Il était bien évidemment hors de question d'emporter l'une des robes de la penderie car la jeune femme s'apercevrait assez vite de sa disparition. Aussi, Gabriel entreprit-il de visiter les débarras, les armoires des pièces secondaires...

Une trentaine de robes remisées, que la jeune femme sans doute ne portait plus, serrées chacune sur un cintre dans une penderie démontable, attendaient là peut-être un départ prochain à destination d'une friperie, d'une association de bienfaisance ou d'un étal du Marché aux Puces.

« Si j'en emprunte une ou même deux » se dit Gabriel « vu le nombre elle n'y verra que du feu ! »

Il en choisit donc trois parmi celles qui lui plaisaient le plus, tout aussi chics, tout aussi « euphorisantes »...

« Quand je pense que des types, des sadiques, des détraqués, violent, mutilent, assassinent des jeunes femmes ou des enfants ; moi je me dis qu'avec mes rêves de me jeter sur des vêtements de jolies femmes, je ne fais de mal à personne... Tout juste de-ci, de-là quelques taches qui peuvent résister aux produits nettoyants et que je m'efforce toujours, d'ailleurs, de faire disparaître.

Il n'est guère aisé, pour un homme seul, d'entrer dans les boutiques de prêt à porter et d'acheter une robe ou un autre vêtement pour une femme. Une robe, c'est la femme qui la choisit, l'essaye, l'achète... Si la femme n'est point présente, que dire, comment présenter la

chose ? Bien sûr, il y a les fripiers des Puces, mais ce n'est pas le grand frisson...

... Je trace ainsi dans un bien-être fou, avec émotion et ravissement, ce que porte sur elle une femme, ce qu'elle a choisi avec goût, de toute sa sensibilité, de tout ce qu'elle a d'intime et d'unique en elle... Et la perception que j'ai de cette intimité, c'est ce qui m'émeut le plus au monde. Ce que je sens ainsi, que j'effleure, que je touche, que je pétris entre mes doigts, qui me ravit et me transporte ; je m'y jette dedans, je m'y vautre et m'y éclate... Mais j'y voudrais dedans, en son vêtement, la femme même, drapée dans ce qu'elle porte sur elle avec autant d'élégance et de délicatesse, la serrer, l'étreindre, l'embrasser longuement sur les lèvres, dans le cou, sur sa nuque, sur ses épaules, noyer mes yeux dans son visage, respirer sa peau, sa salive... Et demeurer ainsi, blotti, tremblant, serré, très longtemps, à dire vrai sans fin... L'orgasme absolu et éternel... »

Le 31 juillet au soir, Gabriel rendit la clef de l'appartement aux vieux amis qu'il remercia chaleureusement, puis reprit la route sur sa mobylette, complètement déraciné, vidé et déboussolé, ne sachant quelle direction prendre...

En définitive il regagna assez rapidement sa chambre minable à Paris.

L'an prochain, le jeune couple devait en principe, partir au début du mois d'Août.

Gabriel espérait donc revenir à Bordeaux à ce moment-là, chez les amis de sa famille, et peut-être -oh, perspective alléchante et combien troublante – obtiendrait-il de nouveau la clef de l'appartement...

En attendant, passeraient ces longs mois, la mauvaise saison, et se succéderaient bistrots, restos miteux de Paris ou d'ailleurs, défileraient visages, silhouettes de femme, anonymes, devant les yeux ravis de Gabriel, mais jamais dans sa vie...

Chaque semaine il jouait au loto : « Si jamais un jour je gagne, j'achète un magasin de vêtements féminins »...

Le temps qui le séparait de l'été prochain lui paraissait interminable. Ce rêve qu'il avait vécu de fond en comble, lui mangeait la tête. Cela était devenu maladif, obsessionnel. La jeune femme en photo agrandie dans son cadre de verre, occupait toutes ses pensées, et il passait des nuits entières, assis sur le rebord de son méchant lit de fer au matelas défoncé, à la regarder, vidé et malheureux.

Un matin au mois de février, il acheta un journal avant de prendre son petit-déjeuner dans un café proche de son hôtel. Parcourant à tout hasard la rubrique des faits divers, il lut ceci :

« Une jeune femme est retrouvée morte, étranglée, violée, dans sa voiture, sur une petite route aux environs de Bordeaux »... Suivaient les détails atroces de ce drame, les journalistes n'ont pas leur pareil pour raconter ce genre de choses... La jeune femme avait été

étranglée avec une écharpe de soie, retrouvée nue, couverte d'ecchymoses, les jambes tailladées, les doigts de ses pieds sectionnés. L'on faisait mention dans l'article, du domicile et de l'identité de la jeune femme.

Ainsi Gabriel, atterré, apprit-il qu'il ne reviendrait jamais dans l'appartement de Bordeaux. Il sombra dans un insurmontable chagrin. Ayant passé trois semaines dans l'intimité de cette jeune femme, entre tous ces ravissants effets vestimentaires, dans l'odeur même de la jeune femme, il ne put se faire à l'idée de ce qui venait de se produire. Il fut perturbé à l'extrême, déprima, cessa de se nourrir, ne dormit plus, erra sur des bancs, tel un clochard, perdit le goût de l'existence, et pleura durant des heures, seul dans sa chambre... Il en était arrivé à ne plus regarder les femmes, à ne plus s'émerveiller de tous ces jolis visages et silhouettes passant dans la rue...

Un mois plus tard, il décida d'écrire une lettre au mari de la jeune femme. Une lettre de dix pages qui n'avait pas la prétention d'apporter du réconfort parce que, bien sûr, en un tel deuil l'on ne sait plus où se mettre et qu'en général on s'exprime avec beaucoup d'humilité et de sobriété. Mais cette lettre était d'une sincérité, d'une authenticité et d'une émotion bouleversantes, riche de réflexions sur la vie, les gens, la solitude, le rapport que l'on entretient avec les personnes qui nous sont proches. Et de plus, cette lettre était très amicale, affectueuse, presque fraternelle... Comme si cet être si éprouvé avait en fait, habité le

coeur et l'esprit de Gabriel depuis son enfance même, comme si cet être, ce jeune homme jusqu'alors inconnu, avait été pour lui un compagnon d'enfance avec lequel il serait resté en relation...

Gabriel n'avait jamais été très brillant à l'école. Autant qu'il se souvienne, il obtenait à peine un neuf, un dix ou parfois un onze, en composition française...

Mais il écrivit là sans doute, la plus belle lettre de sa vie...

S'il ne fit dans cette lettre, aucune allusion à tout ce dont il avait si profondément, si intensément joui, il n'en souligna pas moins l'émerveillement, le ravissement qu'il avait éprouvé, le jour de l'arrivée dans leur appartement, lorsqu'il avait entrouvert la penderie dans le couloir d'entrée, et aperçu les si jolis effets de la jeune femme...

Tout ce qu'il y avait fait, trois semaines durant, nuit et jour, dans cet appartement, seul, dans le silence des étages de l'immeuble déserté, les volets clos en ces beaux après midi de juillet, dans cette intimité à nulle autre pareille, avec autant d'émotion, de plaisir absolu et de liberté inouïe, il le gardait pour lui et en lui pour toujours. C'était son rêve le plus fou, son univers secret, son « invouable », ce avec quoi il disparaîtrait un jour, que personne ne saurait...

Quelques jours plus tard, il reçut une réponse, presque aussi longue que sa lettre et tout aussi émouvante...

« Bien cher ami,

Votre lettre m'a beaucoup ému et je sens bien qu'à votre manière, selon cette sensibilité que vous avez en vous, ma femme vous a émerveillé... Vous me dites avoir longtemps regardé la photographie qui la représente tout entière, et avoir passé trois semaines durant, des moments merveilleux en notre absence, entré comme vous le dites si bien, dans notre intimité... Je crois profondément ce que vous m'écrivez avec autant de sincérité, de spontanéité, de franchise, et j'en suis d'autant plus bouleversé qu'habituellement, dans la plupart de nos relations avec nombre de gens qui nous semblent proches a priori, il est très rare que l'on ose ainsi s'exprimer, que l'on cherche à découvrir, à reconnaître, et à aimer cette intimité de l'autre...

[...] elle était tout pour moi, elle m'a rendu si heureux !... J'ai bien senti, cependant, par certains détails... et par une certaine lecture entre vos mots (qui en disent fort longs) que vous aviez bien envie de vous confier davantage... Et même de révéler « quelque chose de vous d'inavouable »... vous avez, en quelque sorte, su trouver les mots, à votre façon, pour dire l'indicible, vous avez mis là, une certaine témérité pour ainsi dire, de l'autre côté de votre pudeur, et assurément, beaucoup de courage... Alors que vous ne saviez rien de moi... Hormis ce que vous avez perçu de moi... Et qui est tout à fait juste.

Cher monsieur, vous venez de vous faire un ami, un vrai... Et si le coeur vous en dit, c'est avec joie que je vous accueillerai si d'aventure vous repassez par Bordeaux... »

.... Suivaient, encore trois ou quatre pages...

En Avril, le dernier jour du mois, seul dans sa chambre d'hôtel, le « vieux » routard, épuisé par sa solitude et par son chagrin, mourut d'une crise cardiaque, les yeux grand ouverts, un rictus obscène sur ses lèvres écartées et tordues.

Quinze jours plus tard, il fallut défoncer la porte de son petit logement, à cause de l'odeur signalée par des voisins de palier... Les pompiers en pénétrant dans la chambre virent sur le lit un corps nu, recroquevillé, une robe serrée entre les cuisses du cadavre, comme prise entre les mâchoires d'un étau. La robe dut être arrachée avec force et se déchira.

Des employés de la voirie vidèrent les lieux. L'on retrouva dans le placard, une quantité inimaginable de dessous féminins, de robes fripées, de foulards, de trenchs ou d'impers, qui étaient tous tachés... Par endroits, d'immenses auréoles jaunes et pisseuses témoignaient d'une accumulation d'orgasmes, et, au centre de ces auréoles, l'étoffe était rongée comme par de l'acide sulfurique. Il régnait dans tout l'intérieur du logement, une odeur de foutre et de pourriture, une odeur de solitude en décomposition...

La photographie d'une jeune femme, posée dans son grand cadre sur la table de chevet, étonna les employés... Ce visage, cette silhouette, réchauffaient le coeur, tel un rayon de lumière blanche... Quelque chose de la Terre de Feu ou d'un paysage d'Amérique ou d'un lac bleu de montagne...

Personne ne saura jamais... Si, l'on saura ! Mais l'on ne saura que dans le sens de ce qu'il convient de savoir. C'est-à-dire que l'on se moquera, que l'on fera peut-être un film « X » ; ou que l'on sera horrifié, étrangement étonné, ou troublé ; c'est-à-dire encore, que l'on définira ce personnage de Gabriel, ce « vieux routard », de fétichiste... Et, comme cela au fond n'est ni moral ni immoral, et même si certains de nos concitoyens « bien formatés » de modernité ambiante, de diversités et de marginalités reconnues, pourraient être quelque peu « dérangés » ou gênés... L'on saura donc l'inavouable de Gabriel, le vieux routard solitaire... L'on saura comme on pourra, comme on voudra, comme les voix du monde en parleront... Mais l'on ne saura jamais tout à fait, du moins pas comme dans le noyau du coeur du réacteur de Gabriel.

Et parce que nous vivons dans un monde où l'on a soi-disant appris le respect de l'autre et la tolérance, si l'on se moque, on se moquera « gentiment », si l'on exclue, on exclura avec ménagement, sans doute sans véritable isolement organisé. Il y aura juste, en « petit comité », quelque chose qui ressemblera à de la réprobation, et en « plus grand comité », une entente tacite entre gens « qui vivent normalement ».

Qu'a-t-on fait en d'autres temps que de nos jours, et que fait-on encore de nos jours en certains pays, des sidéens, des homosexuels ? Et s'est-on vraiment demandé avec lucidité et gravité, ce que pouvait être la sexualité d'un handicapé profond, d'un trisomique, d'un

homme laid et difforme, d'une fille bossue, d'un vieillard ou d'un enfant ?

... On ne saura jamais vraiment, autrement et dans une autre dimension que dans le sens de ce qu'il convient de savoir, de ce que l'on nous a fait savoir... Parce qu'il y a infiniment et universellement, beaucoup plus d'ennemour que d'amour... Quoi qu'en disent les religions.

.../... LA GENESE DE CE TEXTE :

En Août 1988 je séjournai une huitaine de jours avec Irène et mon fils Tanguy alors âgé de huit ans, à « La Baraquette », une charmante maisonnette Bretonne située à la pointe du Finistère...

Nous nous rendions les après midis sur une plage et entre deux bains de mer, sous le parasol et sans lunettes de soleil je me « rinçais l'oeil »...

Toutes ces jolies filles et femmes en maillot ou même seins nus m'émerveillaient et avec ma femme Irène, nous nous disions tous deux qu'un maillot « une seule pièce » c'était plus « classe »... et aussi plus « évocateur ».

Mais je pensais aussi en regardant toutes ces filles et ces femmes, que lorsqu'elles étaient parées de jolis effets, en robe, jupe, corsage, veste, trench ou imper, bien coiffées... que cela était encore plus « heureux ». Et que pour l'homme qui en serait ainsi agréablement

intimidé, il se « rincerait l'œil » bien plus souvent qu'en attendant d'avoir la possibilité de contempler une femme nue.

Et je ne sais pourquoi, une image me traversa l'esprit... Je me vis, en vélo, par tous les temps, errant sur les routes de France, entre deux auberges de jeunesse, tout seul et tout sale dans mon petit « flottant » et juché sur ma selle du matin jusqu'au soir... Bien avant que je ne rencontre Irène...

Alors je me suis trouvé bien chanceux, en cet été 1988 et je vis défiler ces douze premières années de mon mariage... Et quelques enchantements...

Pas très loin de nous se tenait assis tout seul un monsieur assez laid de visage, le ventre rebondi, les hanches bordées de gros plis... Il ne portait pas, non plus, de lunettes de soleil et son regard me parut celui d'un singe de zoo agrippé aux barreaux de sa cage et exhibant son sexe tout rose et tout humide et dressé tel un doigt qui fait un « bras d'honneur ». Cependant je perçus dans le regard de cet homme quelque chose de triste et cela m'émut...

C'est alors que l'idée me vint de ce personnage de vieux routard clochardant sur les routes de France, avec dans sa tête un rêve fou jamais encore assouvi : celui d'entrer dans l'intimité d'une jeune femme et de se faire, ni vu ni connu, tout seul en son absence, de longues fêtes de tout ce qu'elle porte sur elle, après être parvenu à se faire inviter chez elle...

Je pris mon carnet, le neuvième, à couverture noire, de deux cents pages à petits carreaux, et inscrivis tout d'abord le numéro du texte : 1692. (À l'époque je numérotais mes textes).

Mais je ne rédigeai là qu'une histoire assez banale et purement érotique genre film « X » de consommation très courante... Sans doute parce que seules, les manifestations purement physiques du fantasme, s'étaient imposées d'elles-mêmes.

... Début juillet 2007 je feuilletai un soir ce carnet noir, ce 9ème carnet de la série, que j'avais fait suivre dans mes bagages vers les Vosges parce que je savais que dans ce carnet-là, il y avait « de la matière »... Et je tombai sur le numéro 1692, que je lus et relus...

Alors j'étoffai et arrangeai l'histoire. Et c'est bien plus qu'un « ravalement de façade »... C'est une reconstruction sur de nouvelles fondations.

Je ne sais pas non plus pourquoi enfin, je pense à cette réflexion d'Amélie Nothomb, sur le sens de la vie... Elle dit (je ne me souviens plus des termes exacts) que la vie que l'on vit est comme un tuyau vide qu'on essaie de remplir et qu'au bout ça fuit et ça se perd dans le vide... Et que ce n'est rien d'autre, la vie. Un grand glouglou avec des succions et des aspirations. Rien d'autre...

Dans un certain sens, je la rejoins, Amélie Nothomb. Avec tout de même une petite différence :

Pour moi le tuyau est transparent, et l'on « voit » la surface de tout ce qui est autour du tuyau depuis

l'intérieur du tuyau. Parfois, en fait assez rarement, on voit « un peu en dessous » de la surface des choses (et des êtres). Et dans l'intérieur du tuyau, s'il y a bien un grand glouglou, beaucoup de succions et d'aspirations, il y a aussi, je le sais (et c'est pour cela que je le dis)... Beaucoup/beaucoup de « petits segments cylindriques d'éternités »...

L'on ne peut scientifiquement prouver qu'au bout du tuyau, là où l'on voit bien que cela part dans le vide... Qu'il n'y a rien... Ou une autre « existence ». On ne voit, effectivement, que le « vide ». Ou le néant, ou la poussière à laquelle toute vie retourne.

Mais la Science n'est pas seulement les faits observés, l'expérience réalisée, la découverte et les applications de la découverte. La Science c'est aussi de l'intelligence, et l'intelligence c'est l'âme...

... Gabriel était dans le tuyau. Son rêve l'a sucé, brulé. Et dans le segment cylindrique qu'il a traversé dans le tuyau durant ces jours de juillet à Bordeaux, seul et les volets clos ; le temps ne s'est plus écoulé. C'était lui, Gabriel, qui s'écoulait doucement jusqu'à ce qu'il se vide.

Mais l'on ne finit de se vider qu'au bout du tuyau... Là où commence le vide... Ou ce que l'on ne sait pas.

Le vieux routard, suite et fin

... Et fin, parce que de toute évidence, il ne peut y avoir de suite à cette suite... En effet, si une suite est possible entre le séjour de Gabriel à Bordeaux en juillet, et sa disparition fin avril ; il n'en est pas de même au-delà de ce dernier jour d'avril où Gabriel mourut subitement.

... À moins de ressusciter notre personnage, mais là, nous ferions de la science-fiction ou du fantastique, et j'ai bien peur que même en un très bel habillement, le « mannequin » ne se prenne un sacré coup dans la gamelle, question crédibilité...

Dans l'année qui précéda sa mort survenue le dernier jour d'avril, et vraisemblablement durant l'été après son séjour à Bordeaux, Gabriel écrivit un livre, et ce livre fut édité chez « Horizons Actuels » en trois mille exemplaires.

Il imagina une histoire se déroulant dans un passé lointain, à dire vrai dans un pays d'une civilisation disparue.

Afin de rendre crédible son récit, il se documenta, fit des recherches, prit des notes, lut des ouvrages traitant de civilisations anciennes.

Dans son histoire il racontait le voyage d'une jeune femme seule qui rencontrait d'étranges personnages, émaillant son récit de pensées, de réflexions, d'anecdotes...

Lorsqu'il présenta son texte rédigé sur un cahier de 200 pages, d'une écriture fine, serrée et parfaitement lisible, à la directrice des publications de « Horizons Actuels » ; il fut bien surpris trois jours plus tard, de l'offre que l'on lui fit. Et le livre parut, deux mois plus tard, en un tirage de trois mille exemplaires et fut vendu avec les autres nouveautés de la saison, dans quelques librairies spécialisées.

En avril, avant que Gabriel ne meure tout seul dans sa chambre minable d'un hôtel pouilleux du 18^e arrondissement à Paris, la maison d'édition envisageait la possibilité même d'un second tirage de cette œuvre étrange à l'écriture si surprenante.

Les trois mille exemplaires du premier tirage venaient d'être vendus mais Gabriel n'avait pas encore perçu de droits d'auteur. Il avait d'ailleurs accueilli son succès relatif de nouvel écrivain avec une certaine indifférence... Parce que, disait-il « Ce n'était là qu'une expérience... » et « J'écris cette histoire en souvenir de cette jeune femme et de ces moments privilégiés durant lesquels j'ai vécu dans son intimité sans l'avoir rencontrée »...

Lorsque Gabriel reçut, de la maison d'édition « Horizons Actuels », ses exemplaires d'auteur, au nombre de vingt, il se demanda bien ce qu'il allait faire de cette pile de livres, n'ayant pas d'amis ou de connaissances dans son entourage, à qui les offrir.

N'étant convié à aucune manifestation littéraire, il n'envisageait guère de présenter et de vendre son livre à l'occasion par exemple d'un salon du livre, d'un

marché de quartier, d'un vide grenier ou d'une brocante. Il se voyait mal en effet, toute une journée derrière un étal de fortune, ses livres étalés, couverture et résumé apparents, sous le regard indifférent de dizaines de gens, et de surcroît à proximité d'un marchand de frites et de sandwiches, ou d'un amuseur d'enfants tirant sur des ficelles pour agiter des petits chiens articulés en peluche...

« Mais par quel miracle » se dit-il « l'éditeur va-t-il parvenir à écouler les 3000 exemplaires ? Déjà qu'un nouveau livre ne tient en général que le temps d'une saison, il faut encore compter avec toutes ces librairies qui reçoivent chaque jour des cartons de livres en provenance de diverses maisons d'édition, des cartons qui ne sont pas même ouverts et repartent au bout de trois mois ? »

Ah, si ! Gabriel connaissait au moins deux personnes auxquelles il pouvait offrir son livre et le dédicacer : les amis de ses parents.

Monsieur et madame Téchené, les amis des parents de Gabriel, étaient des gens assez cossus, assez bourgeois, mais néanmoins très ouverts et très accueillants, d'une gentillesse peu commune. Tous deux issus de familles respectables et fort connues, ils avaient acquis en 1945, un petit château situé sur un coteau surplombant l'estuaire de la Gironde. Mais ils n'occupaient cette vaste demeure que durant l'été, lors de réunions de famille ou d'amis.

Passionnés tous deux de littérature, ils achetaient et lisaient de nombreux livres nouvellement sortis, en

grande partie des ouvrages primés ou ayant fait l'objet de critiques favorables. Naturellement donc, Gabriel, dès réception de ses exemplaires d'auteur, rédigea sur la première page blanche de l'un de ses livres, une dédicace tout à fait personnelle, émouvante et un peu drôle qui, en quelques phrases, définissait bien ses amis...

Il se rendit à la Poste, acheta un emballage préaffranchi, et expédia le livre.

Deux jours plus tard, il eut confirmation de la distribution de son envoi « suivi ».

« Sans doute assez rapidement » se dit Gabriel, j'aurai une réponse. Et cela sera d'autant plus intéressant que ces gens-là, vu leur niveau culturel, leur passion pour la littérature et la pertinence de leurs critiques, de leurs observations ; vont nécessairement me dire en toute franchise ce qu'ils pensent vraiment de mon livre. Ainsi leur avis sera pour moi une référence, et quel que soit cet avis, je croirai à ce qu'ils me diront ».

Gabriel se souvint qu'un jour avec ses parents, il avait été invité au château (c'était il y a bien une trentaine d'années).

Monsieur et madame Téchené fêtaient le succès de leur nièce Sylvie qui venait de passer brillamment son agrégation de Lettres.

N'ayant pas eu d'enfants, ils n'avaient de vraiment proche que cette nièce-là, fille unique du frère de monsieur Téchené. Une fille qu'ils adoraient et qui « le

leur rendait bien », tant par l'esprit que par le cœur, par les nombreuses visites qu'elle leur faisait, par ses gentilleses et par les services qu'elle ne manquait jamais de leur rendre à la moindre occasion.

Un peu par humour, et aussi pour se moquer d'un couple qu'ils avaient invité et qui, avec une certaine fierté, se disait « être de la haute » ; ils organisèrent une réception ostensiblement et exagérément « collet monté », avec un menu et un couvert dignes d'un banquet au Palais de l'Elysée. Rien ne manquait : serveurs en livrée, argenterie, verres en cristal de Baccarat, rince doigt, porte-couteaux, plats décorés, fleurs à profusion, vaisselle de grand luxe, vins millésimés, champagne, immenses gâteaux à l'architecture compliquée.

Monsieur Téchené, qui avait, il faut le dire, un humour particulièrement incisif, prononça un discours de bienvenue pour le moins assez drôle et assez acide qui, en gros, fustigeait cette « médiocrité ambiante » de certaines personnes s'auto prétendant du monde connu, des milieux artistiques et intellectuels, des affaires ou de la politique. Il fallait donc que cette « médiocrité ambiante » puisse péter de tous ses feux, de toute son argenterie et de tous ses artifices... Avant de retourner à ses petites combines, à ses assassinats en douceur ou à ses grossièretés et à ses méchancetés...

Gabriel, lors de ce mémorable repas, fut impressionné en particulier par la présence sur le côté gauche du couvert, d'une coupelle contenant de l'eau et trois délicats pétales roses de fleurs disposées au

centre, en surface... Il crut en premier lieu que cette eau pouvait être destinée à se désaltérer, mais il n'osa point cependant porter la coupelle à ses lèvres. Il attendit donc, et observa les convives qui, après les langoustines en sauce et les tranches de foie gras cuit au raisin, plongèrent leurs doigts dans la coupelle.

Vint ensuite l'entrecôte Bordelaise, une superbe pièce de viande rouge, cuite sur une grille dans l'âtre, servie sur un plateau de bois et présentée au maître de la maison pour la découpe dans les règles de l'art. Large comme un fond de chaudron et épaisse d'au moins six bons centimètres, cette pièce de viande fit sensation, et, d'un mouvement de poignet sans doute quelque peu « étudié », monsieur Téchené commença la découpe, et eut ce mot d'humour, intentionnellement scabreux : « Si j'en faisais autant avec mes fesses, il y aurait là de quoi contenter une douzaine de canaris anorexiques ».

Quelques années plus tard, la nièce chérie de monsieur et madame Téchené mourut d'une leucémie foudroyante qui, en une semaine l'emporta...

Ils eurent un chagrin fou dont jamais ils ne se remirent, ne reçurent plus personne et vendirent le château.

L'année précédant la disparition tragique de Sylvie, Gabriel se souvint qu'au mois de juillet, lors d'une traversée de la France en bicyclette cette fois-là, de Bayonne à Dunkerque par les routes de la côte Atlantique, il s'était arrêté à Bordeaux et avait été

invité par les amis de ses parents alors que séjournait durant quelques jours auprès d'eux, Sylvie, leur nièce.

Par une très belle après midi, ils s'étaient rendus ensemble sur la plage de Lacanau, et vers le soir, l'on s'était installé à la terrasse d'un café en face de l'océan.

Il y eut après une discussion passionnée sur quelques sujets très sensibles de l'actualité, de la vie et de nouveaux livres parus ; un moment de silence assez émouvant. C'était l'un de ces silences tout habité d'une vie intérieure vécue par chacun, mais étrangement partagée et par laquelle un lien très fort venait de s'établir. Gabriel fut très ému à ce moment-là, par le regard profond de Sylvie. Il éprouva un sentiment de sécurité et de sérénité comme si rien désormais ne pouvait l'atteindre et lui faire peur ou mal ; et vécut intensément ce moment tout à fait privilégié de son existence, entre ces êtres dont il était ravi de la présence et dont il percevait la sensibilité, la délicatesse, la gentillesse, la culture et l'esprit.

Par le visage et la silhouette de Sylvie, il se forgea une définition de la féminité ; et par la sollicitude et l'intérêt que lui portaient les amis de ses parents, il se sentit, lui, Gabriel, le coureur de routes, l'aventurier, le « bohème » incorrigible, dans le devoir d'exprimer et de donner le meilleur de lui-même, autant qu'il le pouvait...

Bien des années ont passé depuis ce jour ; Gabriel en courut des routes et des routes, Sylvie disparut tragiquement, les amis de ses parents ne reçurent plus

personne durant deux ou trois ans ; et lui-même, Gabriel, vingt années durant, ne revint jamais à Bordeaux...

Une semaine s'écoula après l'envoi qu'il fit de son livre à ses amis...

Il n'y avait encore aucune réponse, aucun commentaire, aucun avis... Pas même la certitude que le livre avait été lu...

Et d'autres semaines passèrent toujours sans réponse.

Et cependant, à l'occasion de conversations téléphoniques, se donnant mutuellement des nouvelles de leur santé, de leur vie, de leurs occupations ; transparaissait une affection, une considération réciproque, un ton amical sans réserve... Et jamais la conversation, directement ou indirectement, n'était venue au sujet de ce livre. Monsieur Téchené dans une lettre envoyée dix jours après avoir reçu le livre, avait confirmé bonne réception et remercié, tout simplement.

Ce silence de ses amis au sujet de son livre, déçut beaucoup Gabriel, mais surtout l'interrogea, non pas peut-être sur le sens ou sur la qualité de son œuvre, mais sur son existence même.

Gabriel ne pouvait, au fond de lui, comprendre ou traduire un tel silence. Pas plus d'ailleurs, qu'il ne comprenait comment les 3000 exemplaires avaient pu être écoulés en si peu de temps...

Il avait ouvert un blogue, peu de temps après la sortie de son livre, d'une part afin de le présenter et d'ouvrir un forum de discussion, mais aussi d'autre part, dans l'intention de commenter des ouvrages qu'il avait lus dernièrement.

Les rares réponses dont il avait pris connaissance, étaient laconiques, brèves et sans avis favorables ou défavorables. À l'exception d'un seul, celui d'une femme apparemment âgée, qui avait publié des romans de terroir et un recueil de poésie et de nouvelles. Cette femme dans son message, encourageait Gabriel à écrire d'autres livres.

Mais Gabriel, après cette expérience, ne se sentait point écrivain, au fond de lui.

« Je suis un homme ordinaire, tout à fait ordinaire... Et ma vie n'est matière à aucun roman. J'ai seulement découvert, à l'âge de 52 ans, que je pouvais presque écrire comme un écrivain, alors que rien ne m'y prédisposait et qu'en outre dans ma jeunesse, j'étais très moyen en composition Française. Je ne veux pas devenir écrivain parce que je ne me sens pas prédisposé à le devenir. Sans doute le souvenir de ces trois semaines passées tout seul dans l'intimité d'une jeune femme inconnue, dans ses jolis effets vestimentaires, dans cette atmosphère d'elle qui emplissait l'appartement, cela y fut-il pour beaucoup dans ma décision d'écrire un livre... Quoique l'histoire que j'imaginai n'avait rien à voir avec ce que j'ai vécu alors ».

Tels furent les mots que Gabriel écrivit dans le dernier billet de son blogue.

Gabriel mourut le dernier jour du mois d'avril et son blogue demeura désormais suspendu, telle une chrysalide vidée de la vie qu'elle portait en elle, sur l'un des innombrables fils de l'immense toile du World Wide Web...

Le pieux routard

Il avait, comme on dit « pété un câble »... Passionné de rallye automobile, et en dépit de son modeste budget, il avait équipé sa voiture et participé à quelques compétitions d'amateurs. Il n'en dormait plus, de ses projets, de ses préparatifs... Et de ses rêves.

À tel point qu'un matin, alors qu'il travaillait de nuit dans une usine, il voulut effectuer une sortie, essayer sa voiture sur une route peu fréquentée.

Avec tout ce qu'il absorbait comme remontants, il ne sentait plus une fatigue, qui, à la longue s'accumulait ; et, ce matin-là, il s'arrêta devant une station d'essence à la sortie de la ville. Il engagea sa carte bancaire, attendit que s'inscrivent les indications habituelles, puis composa son code...

Mais la carte fut rejetée...

Alors, il perdit pied, tout à fait brutalement. Une fulgurante douleur lui vint dans la tête, il vit un éclair blanc, puis un brouillard lumineux se forma avant de se déchirer en s'ouvrant sur un monde qu'il ne reconnaissait plus. Il se mit à taper de ses poings, de ses pieds, et même de sa tête, sur l'appareil de distribution de carburant, comme si dans un réflexe de rage, l'appareil était soudain devenu pour lui une sorte d'être cauchemardesque à détruire.

Lorsqu'il reprit conscience il se retrouva dans une chambre d'hôpital aux murs blancs, et tout de suite, ce qui le surprit, ce furent ces barreaux métalliques aux deux fenêtres de la chambre.

Alors il comprit ce qui lui était arrivé et il pleura...

Deux mois plus tard, il se retrouva dehors, marcha vers la gare, acheta un billet de train, et se rendit dans le village de ses parents.

Toute sa vie serait ainsi, désormais : une pension d'invalidité, quatorze comprimés à prendre en six fois dans la journée, neuf heures de sommeil obligatoires... Et ces effets secondaires dont on lui avait parlé : difficulté à s'exprimer, à former des mots et des phrases, prise de poids, regard fixe et absent...

Et c'est ce qui arriva, en effet. Jusqu'au jour où l'on lui proposa un nouveau traitement. Alors il put à nouveau s'exprimer normalement, se sentit moins dépendant des personnes qui devaient s'occuper de lui et gérer ses affaires...

Il devint pieux, affectionna les rassemblements religieux, entra dans les églises, se mit à prier sans cesse, à ne lire que des ouvrages religieux, des vies de saints, voua un culte à la Vierge Marie... À tel point que rien de ce qui n'était pas de la religion ne l'intéressait plus du tout...

Il acheta un vélo et se mit à courir les routes autour de son village puis dans la région, vêtu d'une couverture serrée à sa taille par un long cordon, et coiffé d'une capuche.

Quelque temps qu'il fit, vent, pluie, neige, il courait les routes du pays, déposant sur le rebord des fenêtres des maisons, des chapelets qu'il confectionnait.

On le surnomma « le pieux routard ».

Il « péta un nouveau câble »... Pour un maillon de chaîne de son vélo, qui se rompit alors qu'il devait encore s'acheminer vers trois maisons isolées situées de l'autre côté d'un bois tout proche.

On le retrouva nu, en transes, et frappant son vélo à coups de chapelet...

La chambre d'hôpital était bleue, il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres... Et, des quatorze médicaments, il n'en restait que six à prendre... Dont une drôle de gélule qui brillait dans l'obscurité comme un ver luisant, parce qu'il ne devait avaler ce médicament qu'après s'être mis au lit et avoir éteint la lumière.

Le « papa Blaise »

... Ou : « Un rêve absurde » que je fis, dans la nuit du 6 au 7 Août 2007...

Note : Dans la première partie de ce récit, il m'a paru nécessaire de relater un épisode particulier, à propos de ce « papa Blaise » que j'ai connu jadis à la poste de Bruyères... En effet il existe un lien, un « drôle de lien » en fait, entre ce que je raconte au début (et qui est vrai)... Et ce « rêve absurde »...

C'était le « papa Blaise »... Le « papa Blaise » fut l'un de mes anciens receveurs de la poste de Bruyères entre avril 1986 et janvier 1990... En ce temps-là, la poste s'appelait encore « PTT », et le « patron » du bureau de poste était le receveur.

Le « papa Blaise » était un homme âgé d'une cinquantaine d'années, au visage peu avenant (il ne souriait ni ne riait jamais), assez gros, bedonnant, bougon et généralement de mauvaise humeur. Je le surnommais « Firmin le bougon ».

L'une de ses « spécialités » (ou de ses préoccupations quotidiennes) consistait en la recherche des « fausses directions ». Il inspectait les sacs postaux fixés aux crochets d'une « batterie », plongeait un bras jusqu'au fond du sac et retirait un colis, puis vérifiait si la destination du colis correspondait bien à ce qui était inscrit sur le « collier bulle » glissé sous l'un des crochets maintenant le sac.

Ces « fausses directions » étaient relativement fréquentes lors du tri des colis en partance pour le centre de tri d'Epinal, et nous essuyions tour à tour, chacun de mes collègues et moi-même, de sévères remontrances. L'erreur à chaque fois, était mentionnée dans le « cahier d'incidents », avec le nom du « coupable » et le nombre de fautes commises par jour, par semaine et par mois...

Si le « papa Blaise » avait pour « dada » la recherche quotidienne (systématique et répétée) de ces « fausses directions » ; un certain Guy Sembic, lui, affecté à l'un des postes de guichet, avait une autre « spécialité », celle des erreurs de caisse. Je « battais tous les records » en la matière, aux dires du « papa Blaise » et des inspecteurs de la « Das Reich » (c'est ainsi que nous surnommions les inspecteurs de la grande direction d'Epinal) qui, une fois l'an, passaient tout le bureau au « peigne fin »...

Je me souviens qu'un jour de fin d'année, entre Noël et Nouvel an, en 1987, j'eus un déficit de caisse de l'ordre de 1000 Francs, qui succédait à d'autres erreurs de 50 à 300 Francs durant toute l'année. En ce temps-là, nous n'étions pas encore informatisés à la poste de Bruyères, et nous « faisions la caisse » en fin de vacation en comptant la monnaie et les timbres, utilisant des machines à calculer de poche, et inscrivant les sommes, en recette ou en dépense, sur une bande comptable... Je constatai toujours avec stupeur et désarroi cette « mystérieuse » différence entre le chiffre du sous total en rouge sur la bande comptable,

chiffre censé représenter après saisie des opérations, le montant de la « sous caisse », et le chiffre en noir obtenu par addition de la monnaie et de la valeur des timbres dans la « sous caisse ».

Certes nous avions tous, les uns et les autres, nos « expédients » ou nos combines pour faire honorablement coïncider les deux chiffres, le rouge et le noir... Mais ce jour-là, en cette fin décembre 1987, le 30 pour être vraiment très précis, il m'eût été vain de trouver un « expédient » relativement crédible.

Quelques jours plus tard je fus convoqué dans le bureau du « papa Blaise » et menacé d'une mutation d'office dans un « service pourri » de l'arrière (ce qui ne m'arrangeait guère vu que les horaires de ce service me privaient de mes après midis de liberté). J'avais un délai de trois mois pour m'améliorer, et ne devais plus faire la moindre erreur supérieure à 10 Francs...

Étant « assez expert » en « expédients » (et pour cause !) je savais comment « effacer » jusqu'à des 300 ou même 500 Francs d'erreur... (Il suffisait pour cela de deux ou trois semaines d'ajustements divers, de jeux de chiffres, et surtout de la certitude que durant le mois en cours, la « Das Reich » ne pointerait pas le bout de ses canons inquisiteurs).

Autant que je me souviene, en cette fin d'année 1987, je « travaillais » sur un texte assez long (j'avais toujours dans l'une de mes poches un carnet, et durant les heures « creuses » de guichet, entre deux « clients » ou deux opérations, je poursuivais quelque rédaction d'un passage de mon histoire). Ce texte était une

ébauche, un embryon en fait, de ce qui devait être plus tard une première version du « Pays des guignols gris »...

Le « papa Blaise » lorsqu'il me convoqua dans son bureau cependant, en dépit de son caractère bougon et de son visage si peu avenant, me déclara qu'il était absolument désolé de devoir prendre des « mesures » à mon sujet, et qu'il décidait de m'octroyer un délai de trois mois. Il me demanda même si je n'avais pas personnellement des « problèmes » d'ordre familiaux, psychologiques ou de santé et que si tel était le cas, il voulait bien m'écouter.

Et je lui dis alors l'exacte vérité : j'étais un rêveur, j'écrivais et ne pouvais me passer d'imaginer sans cesse des histoires... Il eut pour conclure cet entretien, ces mots, souriant presque : « Ah c'est ainsi ! Et bien je comprends à présent ! »

Dans le rêve que je raconte ici, le décor est complètement différent de celui de la réalité que je viens d'exposer...

Le bureau de poste n'est plus cette ancienne halle aux grains du moyen âge de Bruyères, devenue dans les années 60 un lycée, puis en 1982, un bureau de poste. C'est une très grande maison forestière située en bordure de la ville au pied d'une colline boisée et entourée de jardins, dotée d'une monumentale cheminée à l'âtre placée au centre de la maison, d'une vaste pièce de séjour servant de salle de tri pour les facteurs, et d'une autre salle aménagée pour l'accueil du public et pour les opérations de guichet.

Le « papa Blaise » dispose dans cette demeure, à l'étage, d'un appartement de fonction. « Grand chasseur devant l'Eternel », passionné et solitaire, il parcourt les bois environnants durant des dimanches entiers, tirant lapins, chevreuils, sangliers...

Il a tué un jeune chevreuil qu'il a nettoyé, préparé sans toutefois le dépecer, et l'a couché dans son congélateur.

Survient une panne d'électricité lors d'une tempête hivernale. Le chevreuil, dégelé durant trois jours, a quelque peu « faisandé »... Par prudence, n'osant le recongeler, « papa Blaise » décide de se débarrasser du chevreuil. Il le rôtit dans la cheminée, ou plus exactement, le « grille » superficiellement. Il descelle les éléments constituant la base de la cheminée, puis enfouit le cadavre dans une fosse emplies de terre, de gravats et de cailloux, en dessous de l'âtre et reconstitue la base de la cheminée.

Des années passent... « Papa Blaise » quitte le bureau de poste, déménage et prend sa retraite.

La maison forestière n'est plus un bureau de poste mais un centre de vacances, de loisirs ou de séjour, régulièrement occupé par des groupes, des membres d'associations diverses...

Et je demeure là, avec d'autres personnes, des amis artistes, littéraires, randonneurs, cyclistes... Des personnes qui, sans cependant être vraiment des ami(e)s, me sont connues et familières d'assez longue date...

Un soir de pluie nous décidons d'allumer un feu dans la cheminée. Très tard dans la nuit bien avancée, alors que nous venions de passer ensemble une soirée très animée, très conviviale mais aussi très « arrosée », et qu'un tas de braises rougeoyait encore dans l'âtre, vint une lueur orangée, brillante et mouvante, sur la plaque située juste derrière le foyer... C'est alors que surgit un animal étrange, « mort vivant », ressemblant par la tête à un renard, à une vache naine et à un petit cochon noir... Cet animal au poil tout brûlé, recroquevillé en fœtus au ventre gonflé et dur, se contorsionnait lentement et ses petits yeux noirs brillaient d'un regard vif et perçant, au-dessus des braises.

Personne ne bougea ni ne prononça un mot... Ni ne prit de décision. J'attendis un quart d'heure environ, espérant que l'un ou l'autre de mes amis réagisse, mais tous semblaient pétrifiés et demeuraient immobiles, sans réaction aucune... L'on eût dit qu'ils visionnaient sur un écran de télévision, quelque film d'horreur et d'épouvante, en spectateurs confortablement installés et sans doute heureux que cet animal, même « mort vivant », ne vienne leur grignoter les pieds...

Je saisis une longue et lourde pince, posée sur le côté de la cheminée, et assenai un coup violent, sans hésitation, sur le crâne de l'animal. Puis je déclarai vivement « Il faut l'enterrer ».

Mais où ? En quel endroit ? Tout autour de la maison forestière, il n'y avait que des parterres de fleurs, des allées, de la pelouse...

Un grand chemin longeait le parc attenant et menait, au bout, à une route bordée de gros talus terreux et de fossés emplis de gravats. Avant qu'il ne fût jour, je traînai le cadavre de l'animal, suivi de mes amis formant une petite troupe avançant en rang (et toujours aussi peu loquaces) jusqu'aux talus et aux fossés.

Je savais qu'il était formellement interdit d'enterrer des animaux morts à proximité des habitations mais je pris le risque à cette heure de la nuit précédant la venue du jour, d'enfouir le cadavre dans la terre et les gravats du fossé. Je pris soin d'observer qu'il n'y avait aucune lumière aux alentours et que personne ne venait sur la route.

Ce qui m'étonnait le plus dans cette affaire, était la passivité de mes amis présents, comme s'ils ne se sentaient nullement concernés, me laissant seul la responsabilité et l'initiative de l'enfouissement de l'animal après que j'eusse occis ce dernier, apparu tel un « mort vivant » flottant au-dessus des braises.

Hameçonnette

Hameçonnette dans sa robe noire jolies soles jaunes, son ciré thon foncé plié sur ses jambes croisées, pianotait sur le clavier de son ordinateur sous la voûte étoilée d'un ciel d'été alors que bientôt venait cette heure de la nuit annonçant le jour, et que vacillaient les flammes des bougies épuisées dans les pots de résine...

C'était la Nuit de l'Ecriture au Moulin Blanc des Truites Argentées, manifestation littéraire organisée par les Ateliers des Pêcheurs de Mots...

L'eau du petit étang près du moulin était trouble comme le Monde ; les mots bleus, rouges ou verts, avaient tous le ventre en l'air... Mais ils n'étaient pas morts, et tels des confettis nénupharisés regroupés en galaxies, ils attendaient que se posent sur leurs ailes noyées... Peut-être des étoiles naines... Ou des poussières de visages venues de mondes disparus.

Hameçonnette pianotait, pianotait, et ses doigts délicats couraient, dansaient sur les touches du clavier ; un écran bleu océan s'emplissait de la page d'accueil d'Alessandrie.

Hameçonnette eut un rire clair et le ciré thon foncé glissa à ses pieds ; sa robe noire jolies soles jaunes eut un pli et le ciel pâlit...

Hameçonnette pianotait de jolis mots piquants, en réponse au dernier message d'Aérocib...

Il y eut alors comme un « tut » d'oiseau dans l'ordinateur. Et l'écran s'ouvrit en se déchirant, comme s'il venait soudain d'être percé d'une vrille... Un oiseau aux ailes froissées, tout mouillé mais aussi vif et léger qu'un papillon voletant dans la lumière d'un jour d'été, se posa, joignant ses deux petites pattes sur la touche arobase du clavier.

Ce n'était qu'un moineau friquet, un « pierrot » de la plus commune espèce...

De l'arobase, l'oiseau sauta sur le dos de la main de la jeune femme. Il ne demeurait à ce moment-là, de la nuit, qu'une fine écharpe de brume sombre ceignant le cou blanc du moulin.

L'eau ne paraissait plus aussi trouble, même si le Monde l'était encore...

L'oiseau fit un saut, puis un autre, sur le clavier, arpentant le « A », le « F », le « L »... La jeune femme tendit le creux de sa main vers l'écran déchiré... Et l'oiseau vint se poser et se blottir dans le creux de la main...

Il n'y avait rien dans la main... Pas même une trace de salive sur laquelle l'oiseau eût pu de son bec, écrire sa faim...

La « chienne bleue » du dimanche 10 Août

C'était un jeune marié... Un jeune marié poète et philosophe...

Il lui sembla que lors de cet évènement qui était celui de son mariage, le lendemain dimanche donc, dans sa maison où se trouvaient réunis ses amis ainsi que les deux familles, la sienne et celle de sa femme ; qu'il pouvait envisager devant l'assistance, une trentaine de personnes environ, de déclamer l'un de ses derniers textes...

La mère Tamponne, une voisine sur qui l'on avait compté pour assurer le service, une grosse femme accorte, truculente dans ses propos, au vocabulaire imagé, assez leste dans ses plaisanteries... et peu encline à la littérature et à la poésie ; venait de débarrasser la table et allait présenter le dessert, un immense gâteau, son « œuvre » à elle, une sorte de pièce montée architecturée comme un château arrondi tel que les enfants sur le sable mouillé d'une plage en construisaient...

Le « Parrain », l'homme le plus en vue de l'assistance, sans aucun doute pour son charisme et son caractère de « bon vivant », avait débouché les bouteilles de champagne et emplissait les verres alignés...

Les jeunes et jolies cousines, dans leurs robes affriolantes, puis la « Mamy » toute droite dans son

tailleur fleuri, se levèrent et « mitraillèrent » de flashes, le plantureux gâteau fièrement arboré à bout de bras par la mère Tamponne... suivie de l'un des quatorze chats de sa maison, un magnifique mâle siamois qui venait de s'agripper à son jupon.

La mère Tamponne posa le gâteau au milieu de la table et invectiva son polisson de matou qui, de ses dents et de ses griffes, s'acharnait sur le bas du jupon. Elle le prit sans ménagement dans ses bras, et devant tous les visages ébahis, souleva avec ses doigts la queue du chat, exhiba et pétrit les « boules »... « Voyez moi ça, les amis ! En voilà une belle paire de roupettes ! »

Il y eut un silence. Même le « Parrain » ne trouva rien à répondre. Puis les cousines s'étouffèrent de rire et la « Mamy » se rassit, « bataillant » avec deux ou trois touches de son appareil photo car dans son « mitraillage » elle avait pris la mère Tamponne soulevant la queue de son chat...

L'on découpa le gâteau, l'on trinqua et les conversations s'entrecroisèrent entre des personnes qui n'étaient pas assises les unes à côté des autres...

Puis le « Parrain » tout à coup, réclama le silence et déclara : « Je crois que le jeune marié a quelque chose à nous lire ».

Aussitôt les visages se tournèrent vers Yves qui, debout, venait d'extraire de l'une de ses poches, quelques feuillets pliés...

Dans son costard formaté acheté en « grande surface commerciale », et ses feuillets d'écolier à la main, il se sentit, notre « poète philosophe », à ce moment-là, un peu ridicule. Néanmoins, il parvint à lire d'une voix égale, et sans émotion trop extériorisée, son texte qui, tout de même, couvrait huit pages de grand cahier d'écolier.

Il avait intitulé son histoire « La chienne bleue », et le personnage principal de son récit était une jeune fille marginale, une clocharde récemment sortie de prison, et qui devant les terrasses de cafés, de ville en ville, lisait des poèmes. Cette jeune fille avait une voix très douce, chargée d'émotion, qui contrastait avec son regard noir et son comportement habituellement agressif...

Si, au tout début de la lecture de ce récit, les visages semblaient attentifs, il vint un moment de « flottement », sans doute parce que le texte était assez long et que quelques personnes devaient trouver certains passages un peu ennuyeux ou trop embrouillés. D'ailleurs, le « Parrain » avait enfoui sa tête entre ses mains et, visiblement somnolait...

La jeune mariée pour sa part, très élégante dans sa jupe blanche fendue et mettant en valeur ses jambes ravissantes et croisées, semblait perdue dans ses pensées et, distraitement, tournait entre ses doigts un verre vide...

Enfin le jeune marié termina la lecture de son texte et se rassit. L'on applaudit pour la forme, et il n'y eut d'autre commentaire que celui de la mère Tamponne,

laquelle n'avait cessé durant toute la lecture du texte, de tendre un visage ému avec par moments des larmes dans les yeux... « Oh, monsieur Yves, c'est bien joli ce que vous nous avez lu là ! »

Conversations et plaisanteries, de nouveau, reprirent de plus belle tout autour de la nappe tachée de vin, parsemée de miettes et ravagée de cendriers débordants et de soucoupes salies.

Concurrençant le « Parrain », le jeune marié se lança dans une blague aussi lourde que stupide, de son invention, car en ce domaine il ne pouvait puiser dans un répertoire qui lui faisait défaut.

La jeune mariée décroisa ses jambes et son regard fit l'effet, à son « cher et tendre », d'un jet d'eau glacé propulsé sur la partie la plus sensible de son être...

Quelques-uns des invités quittèrent la table afin d'aller s'éventer au dehors ; la jeune mariée se leva et se dirigea vers l'une des chambres, bientôt suivie par le jeune marié...

La sieste qui se devait d'être « crapuleuse »... Ne le fut point. Les jeunes époux étendus tout habillé sur le lit, comme enfermés chacun dans leurs émotions et dans leurs pensées, fixèrent le plafond de leurs yeux immobiles.

Une mouche bleue se posa sur la jupe d'Isabelle, et Yves, tendu à l'extrême de l'envie qui le tenaillait de se jeter sur sa femme, caressait en pensée cette jambe qui, le long de sa cuisse, l'électrisait... De ses doigts il frôla lentement la jupe blanche tout au long de la

cuisse et jusqu'au genou ; il haletait intérieurement, envahi d'un bien-être fou... Mais en même temps il appréhendait le moment où sa femme viendrait à lui parler de cette blague lourde et stupide qu'il avait lâchée...

Une semaine avant leur mariage, Isabelle avait acheté cette jupe blanche fendue sur le devant et fermée par six grands boutons blancs. Elle avait dit : « Il me faut bien ça pour le lendemain du mariage, qu'en penses-tu Yves ? »

Et Yves avait été ravi, lors de l'essayage, de trouver sa future femme aussi chic, aussi séduisante dans cette jupe bien coupée ; et il avait étreint sa chère Isabelle dans la cabine d'essayage, en proie à une émotion aussi souveraine que violente...

Les années ont passé, depuis ce dimanche 10 Août...

Le « Parrain » mourut en voiture dans un accident de la circulation ; la « Mamy » finit ses jours dans une maison de retraite médicalisée ; les cousines se marièrent et divorcèrent ; le jeune marié passa trente années de sa vie dans une usine d'embouteillage et par deux fois durant toutes ces années, l'une de ses nouvelles fut primée lors d'un concours littéraire...

Dans le grenier de la nouvelle maison des mariés du 9 Août, il y avait une valise verte contenant des vêtements qu'Isabelle avait sauvés de trois déménagements et de quelques « grands nettoyages de printemps ».

La jupe blanche fendue sur le devant et fermée par six grands boutons blancs avait un peu jauni... Et portait sur elle la trace de quelques étreintes de deux êtres fous l'un de l'autre...

Jean est mort !

Jean est mort. Nous sommes dimanche matin. On l'enterre mardi après midi...

Arthur, Eloi, Noémie, Lucette, Anselme et Jacques sont les parents et les amis les plus proches de Jean.

La mort ne prévient pas, ne dit jamais quel jour elle survient... Elle tombe comme la bouse, du cul d'une vache, sur des fleurettes de pré qui poussaient là, et dont le destin était de s'épanouir, de vivre leur vie de fleurs...

La mort est aussi banale que le « flocc » d'une bouse sur le pré, d'ailleurs...

Elle est incongrue, presque obscène parfois dans la posture qu'elle prend pour surprendre les vivants qui, au moment où ils l'apprennent, sont peut-être raides et beaux, en jogging ou en affaires dans leur vie présente réglée telle une horloge...

De son visage de cire, de son rictus et de son odeur, la mort nous interpelle et nous gêne...

La mort est comme le coup de queue d'un chien turbulent dans le jeu de construction d'un enfant... L'enfant édifiait sa « ferme du bonheur », il ne restait que la murette entourant la cour, à poser...

Et patatras !

Arthur, Eloi et Lucette ; eux, savaient que Jean allait mourir, et n'avaient commencé aucun jeu de

construction. Ils attendaient et se préparaient, toutes affaires suspendues...

Mais Noémie, Anselme et Jacques ; eux, s'ils savaient aussi que Jean devrait bientôt mourir, avaient des projets, pris des billets d'avion, convenu d'un séjour ensemble en quelque pays de soleil, loué une maison, versé des arrhes... Et le mardi-là, « ça les arrangeait pas » ! D'autant plus que tous trois, dont les vies étaient des chemins éloignés les uns des autres, n'avaient trouvé que ce croisement-là pour se rejoindre...

Patatras !

Il faudrait tout annuler... Et se croiser en noir ou en sombre autour du cercueil du pauvre Jean...

... Mais les temps ont changé ! Les entreprises de Pompes Funèbres désormais, proposaient à leurs « clients » un nouveau « service »... Afin que les uns et les autres, proches et amis du défunt, puissent à leur gré et selon leur disponibilité, se réunir en un jour convenu pour le « grand enterrement général »...

Jean, décédé dimanche matin, ne serait donc pas enterré mardi après midi... Il serait congelé et conservé dans l'un des tiroirs de « l'armoire » au sous-sol du bâtiment des Pompes Funèbres... Jusqu'à ce que Noémie, Anselme et Jacques, bronzés comme des Maures, et dans un intervalle de leur vie « bien cadré », puissent avec Arthur, Eloi et Lucette, se réunir autour du cercueil, à l'église et au cimetière.

Bien évidemment ce jour-là, Jean, retiré de « l'armoire », ne serait pas décongelé... D'un seul bloc, il serait placé dans le cercueil et immédiatement cloué, cacheté...

On n'allait tout de même pas attendre qu'il fonde !

HFL

Quand les Chinois, par millions, avec leur 11 % de croissance annuel, devenus "un peu plus riches" débarqueront dans les années qui viennent, en notre beau pays de France (ainsi d'ailleurs que dans les autres pays d'Europe, Italie, Belgique, Espagne, Royaume-Uni)... Avec tout le monde qu'il y a déjà en juillet/Août sur les plages, dans les capitales, et en tous les lieux dits touristiques... Alors, qu'est-ce que cela sera ! Il va falloir en construire et en ouvrir, des hôtels formatés à la chaîne, des structures et espaces de loisirs, agrandir les campings, produire des mobil-home et des bungalows... Sans compter les autoroutes qui malgré des péages de plus en plus élevés et un carburant hors de prix, seront saturées de voitures, de bus, de camping-cars et de caravanes !

Ah, c'est beau, la croissance ! Ça pète le fric et l'arnaque, la frime, la "grande branlerie universelle" de cette civilisation matérialiste dont le seul avenir auquel elle croit passe par des points supplémentaires de croissance, une consommation dopée, et sans cesse de nouveaux équipements High Tech !

Les zones artisanales, commerciales, industrielles, s'étendent, avec les lotissements, à l'infini, les paysages sont défigurés par le béton, le bitume, les hangars et les pylônes...

Il faut payer pour pisser, (30 ou 40 cts d'euro), mettre sans arrêt "deux euro dans le dada", les terrasses

de restos dégueulent sur les trottoirs et dans les rues (on bouffe tous étalés et tables contiguës à perte de vue), des tas de boutiques de gadgets et de fringues s'échelonnent le long de galeries commerciales n'en finissant plus, on entend toutes sortes de musiques, de tam-tams, de pouêt-pouêt et de clink-clink, les marchés nocturnes sont noirs de monde, les discothèques explosent de décibels et de groupes de jeunes et moins jeunes venus là-dedans pour "s'éclater", draguer, frotter, boire des drinks et se tortiller, le cul collé les uns aux autres...

Bienvenue en juillet/août sur la planète des Humanuscles Formatés Loisiresquisés !

La peste

Dans les pays Européens, « bien aux normes » économiques et sociales... Et sécuritaires (plus pour l'intérêt des nations et des groupes financiers que pour les citoyens cependant)... Dès qu'apparaît un foyer de fièvre aphteuse ou de grippe aviaire, en quelque village isolé, sont prises par les Autorités, des « mesures radicales » : cela commence par un « périmètre défini » plus ou moins vaste selon le nombre de cas recensés, puis l'on procède à un « abattage en règle » d'un grand nombre d'animaux, voire de milliers de bêtes...

C'est ainsi que nous vîmes brûler à « ciel ouvert », dans des fossés ou des tranchées longs de cent mètres, des troupeaux entiers de vaches, lors de l'épizootie de fièvre aphteuse en mai 2001...

De l'épidémie de peste noire qui ravagea l'Europe entière en 1348, l'on dit qu'un être humain sur trois en moyenne périt. Mais il y eut d'importantes variations de mortalité selon les régions ou les pays... Ce qui déséquilibra bien sûr, toute l'économie locale, régionale ou internationale, à l'époque.

Imaginons qu'en ce temps-là, les Autorités (qui rendaient responsables les juifs, les mendiants et les vagabonds, de la propagation du fléau, et qui éliminaient donc tous ces « indésirables ») aient en outre procédé à une épuration organisée à grande

échelle, afin de « protéger » une partie des citoyens (pas n'importe lesquels évidemment)...

Sur les vingt ou trente millions d'Européens à l'époque, entre 1348 et 1351, sans doute plus d'un être humain sur trois aurait péri, que ce soit par la peste elle-même... Ou par l'épuration organisée...

Il faut croire que le monde d'alors, celui de 1348, devait être en dépit de sa brutalité, de sa violence, de ses injustices, de la misère de ses peuples, de son absence de « Droits de l'Homme », et de son énorme disparité entre d'une part une minorité de riches et de puissants, et d'autre part une immense majorité de pauvres... Bien plus « sage » (si l'on peut dire) que notre monde actuel. Puisque les Autorités de l'époque n'eurent finalement d'autre solution naturelle (et logique) que de laisser « filer » le fléau jusqu'à ce qu'il s'éteigne de lui-même... Les juifs, les mendiants et les vagabonds, alors, ne furent que des « boucs émissaires » : il fallait bien, pour « calmer les esprits », et soit disant « rétablir un certain ordre », sans doute aussi pour assouvir quelques vengeances, inciter les « bons citoyens » à une forme de violence ciblée sur des « indésirables »...

Tout fléau (ou ce qui lui ressemble, ou que l'on fait ressembler à un fléau) a des conséquences malheureuses certes... Et le fossé, ou la tranchée de cent mètres de long où l'on brûle tout le troupeau... Pour éviter une « contamination générale », est une « solution » qui semble de nos jours s'imposer.

Dans l'Antiquité, au temps des Sultans et des Grands Vizirs des empires du Moyen-Orient, l'on coupait bien la main droite aux voleurs... Le « voleur » devenait-il honnête pour autant ? Ou meilleur, d'esprit et de cœur ? Était-il « convaincu » ? Non, il était tout simplement, pour toute sa vie durant, un infirme...

Selon l'éloignement du lieu du « sacrifice », selon la hauteur de la fumée noire dans le ciel, selon l'activité des villageois, s'ils sont aux champs environnants ou s'ils sont partis au travail dans des localités non voisines de leur village ; des villages et leurs habitants ont vu et senti (le brasier et l'odeur de la crémation)... Et des villages et leurs habitants n'ont... Pas vu !

Et parmi ceux qui n'ont « pas vu », il en sera qui sauront, inévitablement... Alors, l'on dira « Ils ont encore employé les grands moyens »...

Tout fléau dans son développement naturel, toute crise grave entre humains, entre civilisations, est comme une tempête tropicale... Ou un cycle d'intempéries sévissant sur un pays ou un continent... Ou un feu qui brûle. Cela ne dure que le temps d'une évolution, et l'évolution ne se fait que dans un seul sens possible : du commencement jusqu'à la fin...

« Forcer » la fin, en somme, c'est comme piétiner de toutes ses forces des braises qui, inévitablement, même après l'arrosage, rougiront de nouveau... Parce que l'incandescence, même invisible, est encore telle, que rien ne peut l'arrêter vraiment...

En ce qui concerne un autre « fléau », dirais-je, celui d'une liberté d'expression « muselée », ou « organisée » ou « canalisée », il a toujours été dans l'Histoire, depuis les premières civilisations, et cela quel que soit le « régime » (démocratie, république, empire, monarchie, dictature...), question de liberté d'expression, de liberté d'entreprise, de liberté de mœurs, dans la mesure où une Autorité, un Pouvoir, un système économique, bien solidement et durablement assis sur des fondations inébranlables, ont cherché par tous les moyens, à étouffer cette liberté... Nos « démocraties » modernes, mais aussi les autres régimes dits « autoritaires » ou très orientés dans un sens bien défini, ont mis au point une méthode sans doute encore plus efficace que celle qui consistait dans le passé à enfermer les gens, à édicter des règlements draconiens, à éliminer physiquement les « indésirables » (quoiqu'on le fasse encore de nos jours, tout cela)...

Cette méthode consiste, par la radio, la télévision, la presse, l'Internet, les magazines, les modes, la consommation, l'endettement... Et toute forme de « culture » ou de « pensée unique », ou de formes de loisirs... à donner au « brave et honnête citoyen lambda », l'illusion de la liberté d'expression... Il n'y a qu'à lire, par exemple, sur je ne sais combien de forums du Web, dans les courriers de lecteurs des journaux, ou qu'à écouter tous ces gens qui s'expriment dans des émissions de radio sur tant et tant de sujets d'actualité... Tout ce qui se dit et s'écrit, en milliers et milliers de messages ; pour comprendre à

quel point les Autorités, les Décideurs économiques et financiers ont « beau jeu » de laisser « ruisseler » tout cela en « toute liberté »... Et pendant que tout cela « ruisselle », c'est la liberté d'expression qui perd son sens, se détourne à l'insu de tout le monde, de sa vocation première... (qui consistait à essayer de faire s'écrouler l'édifice pour ensuite le reconstruire sur de nouvelles bases)...

De surcroît, cette méthode, si judicieusement mise au point par une minorité possédante et décideuse de financiers et de grands acteurs de l'économie mondiale, avec l'aide des gouvernants, s'est dotée de moyens technologiques extrêmement élaborés et sophistiqués par la manipulation de l'image et du document.

Alors, la « liberté d'expression », dans tout cela, eh bien bonjour ! Et ça, c'est peut-être pire que la peste, la fièvre aphteuse ou la grippe aviaire...

La parole, l'écriture

La parole est brute, l'écriture est signe...

Ce qui manque à la parole, c'est de se faire écriture...

Mais l'écriture d'aujourd'hui, telle que l'on la lit parce qu'elle s'est répandue dans la parole, n'a plus le signe...

Il faut que l'écriture retrouve le signe, pour qu'elle puisse tout dire...

Et que la parole l'imite, et perde sa brutalité.

Ce rêve d'IL... d'ELLE

D'un seul cri, d'un seul jet, d'une seule émotion ; telle qu'elle lui parut là, devant ce talus boueux, attendant la voiture qui la devait mener à la ville voisine, elle lui plut tant qu'il se serait jeté sur elle...

Elle était sa femme, sa femme chic, sa femme adorée, sa femme telle qu'il eût pu en aimer tant d'autres mais n'en aurait point « tracé » pour autant, une autre que la sienne...

La situation il est vrai, en cet instant, ne se prêtait guère à ce qu'il se jetât sur elle...

Une épidémie de grippe aviaire venait de décimer dans le village toutes les poules mais aussi tous les lapins. Un arrêté municipal interdisait l'enfouissement de bêtes mortes à proximité des habitations.

Sur un talus boueux proche de leur maison, il avait creusé un trou, jetant une peau et des intestins de lapin.

La veille il avait plu très fort et de la boue s'écoulait sur la petite route.

Alors qu'il retournait une pelletée de terre sur les boyaux du lapin, surgit le Garde Champêtre, un grand homme sec d'apparence sévère.

S'ensuivit une altercation. Une amende allait être infligée.

-« Vous n'avez pas lu l'arrêté placardé dans le hall d'entrée de la mairie ? »

-« Non... Mais je vous assure, je vais tout enlever ! »

Au comble de la confusion, il aperçut alors sa femme qui venait d'arriver, vêtue d'une veste blanche ravissante et bien coupée, d'une robe noire à volants lui seyant à merveille, ses jolies jambes serrées dans des bas résille, et chaussée de fins souliers blancs à hauts talons.

La situation lui était insoutenable... Il se sentait comme un gamin pris en faute mais en même temps subjugué par sa femme qui en cet instant lui plaisait au-delà de toute raison...

Le cri qui explosait en lui, le jet qu'il sentait se préparer, l'émotion qui le vitrifiait ; se trouvaient ainsi foudroyés dans la honte d'un flagrant délit, par le visage taillé à coups de serpe du Garde Champêtre, par les projections de boue sur le bas de la robe et les chaussures de sa femme... qui s'entretenait avec le Garde.

Elle ne lui en paraissait pas moins dans toute sa fraîcheur et sa légèreté, sa femme dont il était fou, sa femme sortie d'un rêve vrai ; et jetée dans un autre rêve tout aussi vrai, mais imbécile et cruel.

Ce fut Nina, la dernière fille de leur fille aînée, qui les découvrit, entrant dans leur chambre ce matin-là et ouvrant les volets...

Il faisait bleu et grand soleil.

Elle s'éveillait à peine, le regardant, immobile à ses côtés : dans ses yeux à jamais ouverts sur ce monde en lui qu'il avait vécu, vivait comme un rêve d'elle.

Un été 2007

Clanpins et clanpines sis en leurs nids ou se dorant au soleil sur les plages, ou canoëkayaquant dans les gorges du Verdon, ou discothéquant à Biarritz ou Lacanau, ou campingcaring ou mobilhommant en Provence ou en Bretagne... Attendaient tous que vienne en leur bec une manne tombée du ciel par la grâce du un pour cent de croissance, des heures sup'défiscalisées, des héritages sans frais, et de l'embellie générale dopée par les feux d'artifice du 14 juillet et du 15 Août pétant cette année plus fort et plus longtemps encore, par les défilés et pèlerinages présidentiaux à Epinal et en d'autres villes de France, par les budgets gonflés de crédits et expédients bancaires, par un Euro fort minimisant le prix du carburant, par les dividendes de portefeuilles financiers et par toutes sortes de dépenses loisiaresques, restaurantesques, vestimentaires, voituresques et équipementaires...

Maître Sarconard, en sa limousine, perché debout et les deux bras ouverts comme pour embrasser d'un seul, auguste et grand regard, une foule compacte et vénérante accourue de tout le pays environnant... Discourut en ces termes : « Il n'est pas de raison que la manne ne soit pas au rendez-vous, notre pays n'est pas une exception, et là où les autres ont réussi, pourquoi ne réussirions nous pas aussi ? La tâche est là, ne

bronchons pas, avec ardeur pour le pays, pour la croissance, travaillons »...

Alors clanpins et clanpines orchestrèrent dans le sens de l'Instrumentation Générale, s'endettèrent plus encore... Cependant que les plus pauvres et les plus démunis d'entre eux, n'ayant ni campingcarisé, ni restauranté, ni bâti, ni loisé, ni « mis cent balles dans le dada », avaient vu filer la manne quelque part dans le ciel fou, tel un trait blanc de pisse phosphorescent fusé du croupion des Anges Annonceurs d'embellie formelle... Ou tel encore traversant les soirs d'été, que ces « lézards lumineux » que l'on voit fleurir et s'agiter avant les feux d'artifice entre les mains des enfants...

La belle fille

La belle fille en trench blanc, sur la route, ne tenait pas sa droite... Ni sa gauche d'ailleurs.

Elle avançait sur la chaussée bitumée, d'un pas régulier ; franchissait la ligne médiane, se déportait à droite puis à gauche ; retournait sur ses pas, d'une dizaine de mètres en arrière, et repartait en avant...

C'était par une torride après midi de juillet sous un ciel entièrement bleu.

Où se rendait-elle donc, cette fille, avançant ainsi sur une route déserte, une route toute droite traversant un paysage plat et dénudé ? N'était-elle pas incommodée par la chaleur, sanglée dans son trench ?

Deux automobilistes l'ayant aperçu de loin et remarqué ses allées et venues entre les bords et le milieu de la route, s'étaient arrêtés et lui avaient proposé de la conduire au moins jusqu'à la prochaine ville.

La fille avait décliné l'offre sans brusquerie mais avec fermeté et d'une étrange résolution... Elle n'avait donné à chacun des deux automobilistes aucune explication sur sa présence insolite tout au long de cette route si peu fréquentée.

Par moments elle se mettait à courir, ou bien, sans doute à bout de souffle, s'arrêtait et s'asseyait au bord de la route.

Elle n'avait ni sac à main, ni bagage. Ses cheveux n'étaient pas défaits, aucune éclaboussure ni aucune tache ne maculait son vêtement, ses talons fins ne semblaient pas usés ; il émanait d'elle un parfum de feuille mouillée, son regard n'exprimait ni angoisse ni tristesse... Mais la dernière ville, la dernière maison, la dernière borne kilométrique, devait bien se trouver à trois jours de marche au moins, d'ici, du milieu semblait-il, de cette immensité dénudée...

Était-elle descendue de quelque véhicule, qui avait pu la laisser seule sur cette route ; en quelle attente et en quel dessein, vers qui vers quoi, avait-elle marché jusque-là, d'où venait-elle ?

Un gros type coiffé d'un chapeau mou à larges bords, au visage de bouledogue, horriblement ventripotent, en chemise froissée, pantalon et bretelles, circulant à bord d'une voiturette sans permis, aperçut la fille et s'arrêta...

Elle accepta de monter dans la voiturette à côté du gros type ventripotent... Parce qu'il disait, cet homme, ne pas savoir où il allait...

« Je vais tout droit, on ne peut pas se tromper, il n'y a qu'une seule route »...

... Dizaines de kilomètres, ronflements du moteur, pétarades dans les « longs faux plats ascendants », chaleur étouffante, quelques mots échangés en une communication de nécessité...

Venaient la fin du jour, le déclin de la chaleur, les ombres grises et orangées sur une partie de l'horizon...

Puis avançait la nuit, et le balayage des petits phares de la voiturette. Comme si la nuit, et les faisceaux de lumière devaient trouser du temps, de l'espace, du silence... et deux respirations qui semblaient presque se toucher... Mais rien, jamais, ne se « trouait », sous cette poussière illuminée d'étoiles aussi immobile en apparence que ces heures de la nuit au milieu du paysage dénudé...

Se levait une autre journée, revenait une autre nuit, puis encore un nouveau matin...

À intervalles réguliers, le gros type s'arrêtait, saisissait l'un des jerricans d'essence rangés derrière les sièges et refaisait le plein.

Tout à coup apparut une longue file de véhicules arrêtés : de gros autocars de tourisme, de puissantes cylindrées à la rutilante carrosserie, des camping-cars, des camions de divers gabarits... Il n'y avait absolument personne à l'intérieur de ces véhicules, ni même à leur proximité... Cependant, l'on était surpris par un amoncellement de bagages, de sacs de voyage, de paquets ficelés, sur le bord de la route...

Et la route, toute droite et traversant le paysage aussi dénudé que les jours précédents, dès l'endroit où commençait la longue file de véhicules immobilisés, s'élevait, suivant une pente qui s'accroissait à mesure qu'elle se rapprochait de la ligne d'horizon...

L'on pouvait distinguer, en dépit de l'éloignement, depuis la voiturette, dans la file des véhicules, quelques caravanes dont les portes étaient grandes

ouvertes. Et le gros type s'exclama, tout étonné : « On dirait un film sans acteurs, comme après un exode »...

Très loin... Et très haut également, au bout de cette interminable colonne de véhicules, surgissait un barrage en travers de la route. Un barrage infranchissable, constitué de caisses éventrées... De chacune de ces caisses, un vent de sable tout juste levé et se renforçant très vite, arrachait des multitudes de bikinis, de strings, de boxers et de petites culottes fines, d'une même couleur bleu ciel et les neigeait sur la terre brûlée...

À quelques mètres du barrage, la voiturette s'immobilisa... Le gros type n'était plus au volant...

Les seuls et derniers mots que la fille prononça, furent : « Que reste-t-il de tous ces jours que nous avons si peu vécus ? »

Guy SEMBIC



Guy Sembic est né à Linxe, dans les Landes, le 9 janvier 1948. Il est postier mais sans activité depuis janvier 2005. Il a écrit de nombreuses correspondances dans le courrier des lecteurs de divers journaux ou magazines. Il a passé son enfance à Cahors, puis en Tunisie et en Algérie de 1957 à 1962, puis a vécu 9 ans à Paris avant de se marier avec une Vosgienne. Il a habité pendant 23 ans dans les Vosges, à Bruyères, où il était conseiller financier à La Poste. Il vit depuis 1999 à Tartas dans les Landes.

LE CHIEN VERT

Le Chien Vert est un recueil de textes et de nouvelles. Certains de ces textes sont des articles déjà publiés dans les colonnes du courrier des lecteurs de *Sud Ouest*, *Marianne*, *L'écho des Vosges* et *L'Est Républicain*, entre 2001 et 2005. Les nouvelles sont toutes, ou presque, très récentes et ont été pour la plupart d'entre elles, écrites durant l'été 2007... Ce sont les *Nouvelles Histoires Yugcibiennes*, dont certaines, leur auteur l'admet bien volontiers, sont « un peu raides »... Mais il précise également, selon la formule consacrée, que « toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé, serait purement fortuite »... et que la ressemblance avec le personnage de Yucib l'est aussi...



Alexandrie Online

*Cette œuvre est publiée sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur*

Date de publication : 16/11/2007